

ȘT. MANCIULEA

LA FRONTIÈRE OUEST
= DE LA ROUMANIE

BUCAREST

1940

ȘT. MANCIULEA

LA FRONTIÈRE OUEST
= DE LA ROUMANIE

BUCAREST

1940

I N T R O D U C T I O N**La frontière Ouest de la Roumanie, selon le recensement
roumain de 1930**

La propagande du révisionnisme magyar fournit des informations systématiquement fausses à l'opinion publique des pays européens. Pour soutenir leur thèse, les Hongrois affirment que les départements de l'Ouest de notre pays ont une population en majorité, — absolue ou relative — hongroise, parsemée de rares îlots d'habitants allemands et roumains; la révision de l'actuelle frontière roumano-magyare s'imposerait, constituant une opération conforme à l'esprit et à la lettre des traités de paix.

Les rapports ethniques actuels, ainsi que le passé historique des populations de ces régions, sont, en réalité, tout autres; les départements-frontière: Satu Mare, Sălaj, Bihor et Arad, ont une population en majorité — absolue ou relative — roumaine, avec, çà et là, quelques îlots hongrois, qui se perdent dans la masse de la population roumaine. Les résultats du recensement de 1930 confirment le fait et prouvent le bien-fondé de la thèse roumaine, qui montre la véritable répartition des différents éléments ethniques dans nos départements de l'ouest.

Voici, d'après le recensement de 1930, quelle est la proportion des éléments roumain, hongrois et allemand, dans cette région de la plaine du fleuve Tisa (Planches 1, 2 et 3).

La frontière qui sépare à l'heure actuelle le territoire de la Roumanie de celui de ses voisins, la Hongrie et la Yougoslavie, a été fixée par le traité de paix, dans les séances des commissions chargées de la délimitation des frontières; elles l'ont fait selon le principe ethnique et le droit d'auto-détermination des

Statistiques par départements.

1.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	
Maramourech	Iza 81.5%	—	—	Iza 85.5%	—	—	Les arrondissements à majorité relative sont entre ().
	(Sighet) 40.6%	—	—	Sighet 58.9%	—	—	
	(Vişeu) 44.2%	—	—	Vişeu 49.0%	—	—	
Satu-Mare	(Arded) 45.0%	Sătmar 78.7%	—	Arded 57.2%	—	—	
	Baia-Mare 81.3%	Ugocia 57.7%	—	Baia-Mare 85.7%	—	—	

2.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	
Satu-Mare	Mănăstur 93.5%	—	—	Mănăstur 94.9%	—	—	
	Oaşiu 73.4%	—	—	Oaşiu 76.6%	—	—	
	Seini 69.3%	—	—	Seini 75.3%	—	—	
	Şomcuta-Mare 69.3%	—	—	Şomcuta-Mare 87.9%	—	—	
	—	—	—	Ugocia 50.0%	—	—	

populations. La première séance de la commission des experts, qui devaient procéder aux travaux préparatoires pour la démarcation de la frontière roumano-magyare, eut lieu le 8 février 1919. Quatre solutions furent proposées par les membres de la commission : une solution anglaise, une autre française, une troisième américaine et une quatrième italienne¹. La solution la plus rapprochée de celle qui avait été prévue par le traité d'alliance du 4 août 1916 et qui liait la Roumanie aux pays de l'Entente, était celle des Anglais ; la proposition italienne, par contre, traçait la frontière la plus défavorable, la poussant à l'intérieur de notre actuel territoire jusque vers le milieu des Munții Apuseni.

Après de longues discussions, on tomba d'accord sur une solution intermédiaire qui fut présentée et acceptée par le Conseil suprême, fixant ainsi l'actuel tracé de notre frontière occidentale. La publication officielle de la nouvelle frontière est du 13 juin 1919, mais le conseil suprême avait officieusement communiqué sa décision au gouvernement roumain dès le 12 octobre 1918².

La frontière roumano-yougoslave fut également délimitée, après de longs débats, par un comité d'experts, les discussions portant sur différentes propositions, sans pouvoir aboutir à un accord complet. Aussi, dans la séance du 28 février 1919, décida-t-on que la frontière suivrait la voie ferrée Timișoara-Baziaș³.

Quelques jours auparavant, le premier délégué de la Roumanie avait fait valoir, sans succès, nos revendications sur le Banat entier. La Yougoslavie, de son côté, n'accepta pas la frontière fixée le 28 février. C'est le Conseil suprême qui décida, le 21 juin 1919, l'actuelle frontière qui sépare les deux pays ; il le fit sans tenir compte de la justesse de notre thèse, exposée dans les mémoires présentés par la délégation roumaine.

Malgré tous nos efforts, la frontière roumano-yougoslave resta telle que le comité des experts l'avait tracée ; ultérieurement, elle subit, de même que la frontière roumano-hongroise, d'importantes modifications, à la suite des discussions et des accords directs intervenus entre la Roumanie et les deux pays voisins.

Dans toute son étendue, l'actuelle frontière roumano-magyare a été délimitée avec le respect de nos droits historiques sur la

¹ R. Seişanu, *Principiul naționalităților*, Bucarest, 1935, p. 308.

² *Ibid.*, p. 308.

³ *Ibid.*, p. 358.

3.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	
	Cehul Silvaniei 65.1 %	Carei 79.9 %	—	(Carei) 37.0 %	Valea lui Mihaiu 60.0 %	—	Les arrondissements à majorité relative sont entre ().
	Crasna 72.7 %	Tășnad 50.9 %	—	Cehul Silvaniei 67.9 %	—	—	
	Jibou 86.6 %	Valea lui Mihai 88.9 %	—	Crasna 74.9 %	—	—	
	Șimleul Silvaniei 49.7 %	—	—	Jibou 87.9 %	—	—	
	Zalău 63.7 %	—	—	(Șimleul Silvaniei) 50.4 %	—	—	

4.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	
Sălaj	—	—	—	Tășnad 54.5 %	—	—	Les arrondissements à majorité relative sont entre ().
	—	—	—	Zalău 64.7 %	—	—	
Bihar	Aleșd 78.4 %	Centrală 50.6 %	—	Aleșd 79.7 %	Săcuieni 76.2 %	—	
	Beiuș 85.6 %	(Marghita) 49.8 %	—	Beiuș 86.1 %	Sălard 56.0 %	—	
	Belii 91.3 %	Săcuieni 97.3 %	—	Belii 95.3 %	—	—	

moindre parcelle de terre. Depuis les temps les plus reculés, nous nous sommes trouvés sur cette terre, dans ces régions de l'Ouest de notre pays. C'est là que les Magyars, venant d'Asie au IX-e siècle et passant sur la rive gauche de la Tisa, nous trouvèrent avec notre ancienne organisation, nos voïvodats et nos cnézats. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'ils se sont installés dans ces parages, eux comme d'autres nationalités, qui contribuèrent à donner l'aspect ethnique actuel, si varié, de la région. A l'aide de toute une documentation historique et statistique, nous montrerons, dans les pages suivantes, comment les Roumains se sont établis dans cette grande zone de plaine, à quelle époque et par suite de quelles circonstances les minorités ethniques y sont venues s'établir, encouragées toujours par l'État hongrois, au XIX-e siècle, surtout, époque où une bonne partie de la population roumaine de l'ouest fut dénationalisée.

5.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	
B i h o r	Ceica 91.1 %	Sălard 67.0 %	—	Ceica 95.0 %	—	—	Les arrondissements à majorité relative sont entre ().
	Salonta 63.7 %	Sal —	—	Centrală 56.0 %	—	—	
	Tileagd 65.0 %	—	—	(Marghita) 46.2 %	—	—	
	Tinca 73.8 %	—	—	Salonta 71.2 %	—	—	
	Vaşcău 95.2 %	—	—	Tileagd 76.6 %	—	—	

6.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hong. Arron.	Allemands Arrondiss.	Roumains Arrondiss.	Hong. Arron.	Allemands Arrondiss.	
B i h o r	—	—	—	Tinca 77.9 %	—	—	
	—	—	—	Vaşcău 97.7 %	—	—	
A r a d	Chişineu Criş 56.0 %	—	Aradul Nou 97.7 %	Chişineu Criş 61.1 %	—	Aradul Nou 50.6 %	
	Hălماغiu 93.5 %	—	—	Hălماغiu 96.8 %	—	—	
	Ineu 83.5 %	—	—	Ineu 87.3 %	—	—	

II.

Les Hongrois : leur établissement dans la plaine de la Tisa. L'ancienneté de l'élément roumain dans ces contrées

Les Hongrois, nomades de la steppe, poussés par le mouvement des populations d'Asie, au commencement du moyen-âge, passent vers 830 au sud des Monts Ourals et s'établissent, pour quelque temps, avec leurs troupeaux et leurs tentes montées sur les chariots, entre l'Oural, la Volga et la Kama¹. Les témoignages historiques nous les montrent formant à cette époque-là un groupement de tribus nomades qui s'occupent de l'élevage du bétail et du cheval. S'adonnant volontiers aux grandes expéditions et aux pillages, ils étaient toujours sur la route, avec leurs troupeaux et ne connaissaient que d'une manière fort rudimentaire le travail de la terre. Une autre peuplade, celle des Bisseni, vivait dans leur voisinage. Il y eut d'incessantes luttes, dont les Hongrois sortirent le plus souvent vaincus, ce qui les détermina à partir pour chercher ailleurs des terres favorables à l'élevage. Après de nombreuses randonnées dans le sud-est de la Russie, ils se dirigent vers l'ouest et s'arrêtent dans la région comprise entre le Don, le Dniepr et la Mer Noire, appelée Lébédias par les historiens byzantins.

Ils vécurent là près de soixante ans, en luttes perpétuelles avec leurs voisins. Attaqués à plusieurs reprises par les peu persévérants Bisseni, les Hongrois sont obligés de s'éloigner, de chercher un autre pays. Ils se séparent en deux groupes : le moins important rebrousse chemin vers la Volga, le plus nombreux s'installe sur les terres comprises entre le Boug, le Pruth

¹ Hünfalvy P., *Magyarország ethnográfiája*, Budapest 1876, pp. 285-293; Marczali H. *A magyar nemzet története*, Budapest 1895, vol. I, p. 728.

7.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem Arron.	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem Arron.	
A r a d	(Pecica) 37.1 %	—	—	(Pecica) 33.7 %	—	—	Les arrondissements à majorité relative sont entre ().
	Radna 86.6 %	—	—	Radna 89.2 %	—	—	
	(Sânt-Ana) 46.8 %	—	—	(Sânt-Ana) 49.9 %	—	—	
	Sebiş 88.4 %	—	—	Sebiş 93.1 %	—	—	
	Şiria 68.8 %	—	—	Şiria 70.8 %	—	—	

8.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem Arron.	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem Arron.	
C a r a ş	Bocşa- Montană 74.4 %	—	—	Bocşa- Montană 72.1 %	—	—	Les arrondissements à majorité relative sont entre ().
	Bozovici 93.5 %	—	—	Bozovici 91.8 %	—	—	
	(Moldova- Nouă) 46.9 %	—	—	(Moldova- Nouă) 54.9 %	—	—	
	Oraviţa 78.7 %	—	—	Oraviţa 80.3 %	—	—	
	Reşiţa 65.5 %	—	—	Reşiţa 67.7 %	—	—	

et le Séreth, et c'est le troisième établissement des Hongrois en Europe, l'Etelkouz¹.

Les tribus nomades des Hongrois avaient chacune leur chef et vivaient indépendantes l'une de l'autre, s'entraïdant seulement en cas de guerre, dans l'attaque comme dans la défense. Harcelés, sans cesse, par les peuplades voisines et trop peu nombreux pour pouvoir résister, les chefs des tribus décident de se réunir sous la conduite d'Arpad, dont les droits sont transmissibles à sa descendance. Ils partent ensuite pour aider l'empereur de Byzance, qui fait la guerre aux Bulgares; mais, pendant qu'ils sont engagés au loin, dans la lutte, un autre groupe de Bulgares et de Bisseni attaquent leurs campements privés de défense et massacrent un grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants. A leur retour, les guerriers trouvant tout leur bien saccagé et, craignant de nouvelles incursions bulgare-bissénoises, se mettent en route vers Kiev, puis se dirigent, avec tout ce qu'ils possèdent, vers les Carpathes; en 896, probablement, ils passent les montagnes et s'arrêtent en Hongrie, l'ancienne Pannonie, dont ils n'occupent que les régions situées au-delà du Danube².

Quand ils arrivent en Pannonie, ils sont en petit nombre: 200.000 hommes selon les plus larges évaluations des historiens³. Mais ils ne trouvèrent pas une Pannonie inhabitée, privée de population; le pays était habité par les Roumains et par quelques tribus slaves. Les chroniques et tous les documents historiques signalent notre présence dans ces régions dès le V^e siècle, dès le règne d'Attila, lorsque, craignant les Huns, les habitants s'étaient réfugiés en abandonnant les villes: „Solis valachis remanentibus“; ces derniers s'occupaient d'élevage⁴. En parlant de l'établissement des Hongrois en Pannonie, le chroniqueur russe Nestor mentionne les populations qu'ils y trouvèrent: „Venant de l'est, ils passèrent les hautes montagnes qu'ils appellèrent plus tard les montagnes hongroises et commencèrent à guerroyer avec les Valaques et les Slovènes qui habitaient ces

¹ Marczali H, *A magyar nemzet története*, Budapest 1895, p. 728.

² Hünfalvy P., *Az oláhok története*, Budapest 1894, vol. I, pp. 188-206.

³ Jászi O., *A nemzetl államok kialakulása és a nemzetségi kérdés*, Budapest 1912.

⁴ N Drăgan., *România în veacurile IX-XIV*, Buçarest 1932, p. 19.

9.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	Roumains Arrondiss.	Hongrois Arrondiss.	Allem. Arron.	
	Birchiş 93.9 %	—	—	Birchiş 94.8 %	—	—	
	Caransebeş 86.5 %	—	—	Caransebeş 87.4 %	—	—	
	Făget 83.5 %	—	—	Făget 84.7 %	—	—	
	Lugoj 73.5 %	—	—	Lugoj 74.0 %	—	—	
	Orşova 80.1 %	—	—	Orşova 79.6 %	—	—	

10.

Dép.	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss.	Hongr. Arron.	Allemands Arrondiss.	Roumains Arrondiss.	Hongr. Arron.	Allemands Arrondiss.	
Severin	Teregova 88.8 %	—	—	Teregova 87.8 %	—	—	
Timiș-Torontal	Buziaș 64.2 %	—	Centrală 50.1 %	Buziaș 65.8 %	—	(Centrală) 47.2 %	Les arrondissements à majorité relative sont entre ().
	(Ciacova) 38.1 %	—	Jimbolia 56.7 %	(Ciacova) 40.9 %	—	Jimbolia 55.7 %	
	(Deta) 35.7 %	—	Periam 55.2 %	(Deta) 40.2 %	—	Periam 55.5 %	
	Lipova 75.0 %	—	Sânicolau- Mare 35.7 %	Lipova 75.2 %	—	(Sânicolau- Mare) 35.3 %	

régions. Les Slovènes avaient été d'abord là-bas, mais les Valaques avaient occupé le pays¹.

Le mémoire de Ricardus, qui date de 1277, nous montre que, lors de l'arrivée des Hongrois, la Pannonie était connue sous le nom de „Plaine des Romains“².

L'élément roumain en Pannonie: „Blachi ac pastores Romanorum“, est signalé en 1308 par un moine catholique qui affirme qu'à l'époque où les Hongrois s'arrêtèrent en Pannonie, les Roumains y vivaient sous leurs „dix rois puissants“³.

Vers la moitié du XIII-e siècle, Thomas de Spalato s'exprime ainsi sur la Pannonie: „Hec regia dicitur antiquitus fuisse pascua Romanorum“⁴.

Les chroniqueurs hongrois (Thuroczi, Simon de Kéza) reconnaissent également que, lors de l'invasion de Huns, ces derniers trouvèrent les Roumains en Pannonie, qui y restèrent, sans jamais quitter ce pays⁵.

Notre ancienneté en Pannonie, antérieure à l'arrivée des Hongrois, est avouée aussi par la Chronique anonyme, — source historique que les Hongrois acceptent comme parfaitement authentique, quand elle leur est favorable, mais qu'ils mettent en doute lorsqu'elle parle sur les Roumains. Elle affirme: „Dicebant enim quod ibi confluerent nobilissimi fontes aquarum, Danubius et Tyscia et alii nobilissimi fontes bonis piscibus habundantes. Quam terram habitant Sclavi, Bulgarii et Blachi ac pastores Romanorum. Quia post mortem Athile regis terram Pannonie Romani dicebant pascua esse eo quod greges eorum in terra Pannoniae pascebantur.

Et iure terra Pannonie pascua Romanorum esse dicebatur, nam et modo Romani pasuntur de bonis Hungariae. Quid plura?“⁶.

Toutes ces sources du moyen-âge, — qu'elles datent de l'épo-

¹ Pauler G. és Szilágyi S., *A magyar honfoglalás kultfői*, Budapest 1900, p. 357.

² N. Drăgan, ouvr. cité, p. 19.

³ *Ibid.*, pp. 19-20.

⁴ *Ibid.*, p. 19.

⁵ *Ibid.*, p. 19.

⁶ Pauler Gy. és Szilágyi S., ouvr. cité, pp. 404-405; N. Drăgan, ouvr. cité, p. 14.

11.

	Année 1910			Année 1930			Obs.
	Roumains Arrondiss	Hongr. Arron.	Allemands Arrondiss.	Roumains Arrondiss	Hongr. Arron.	Allemands Arrondiss	
	Recaş 53.6 %	—	Aradul N. 53.6 %	Recaş 58.8 %	—	Aradul N. 50.6 %	Les arrondisse- ments à majorité relative sont entre () ¹ .
	(Vinga) 38.1 %	—	—	(Vinga) 41.2 %	—	—	

que d'Attila ou de celle de l'établissement des Hongrois sur le Danube —, lorsqu'elles parlent des „Blachi“, „Valachi“, „Romani“, „pastores Romanorum“, désignent, sous ces différentes appellations, l'élément roumain de Pannonie.

La toponymie prouve également que les localités qui portent les plus anciennes dénominations roumaines se trouvent au-delà du Danube et surtout pour les villages situés sur les domaines des abbayes de Tihany, Bakony, Panonhalma. C'est ainsi que sur les terres des comitats de Somogy, Tolna, Tejér, Veszprém, Vas et Zala, à proximité du lac Balaton, on parle, sitôt après l'organisation politique de l'État hongrois, des localités Petra, Soca, on cite des noms de serfs: Chot = Ciot, Micu, Nuch, Orda, Ron, Turba, Vras, etc., tous d'origine roumaine².

Une partie de l'élément roumain de Pannonie resta définitivement dans ces régions et perdit peu à peu son caractère national; une autre partie quitta ces terres et se dirigea vers les Balcans, d'autres vers les Carpathes du Nord, où ils cherchaient des pâturages. Ceux qui passèrent sur la rive gauche du Danube poussèrent jusque dans le district de Nyitra et de là jusqu'en Moravie. Les documents prouvent l'existence, dès le XII^e siècle, de villages habités par des bergers roumains, dans ces parages, ce qui confirme l'ancienneté de l'élément roumain³.

La plaine située sur la rive gauche de la Tisa n'a intéressé

¹ S. Dragomir, *La Transylvanie et ses minorités ethniques* Bucarest 1934.

² N. Drăgan, *ouvr. cité*, pp. 22-23.

³ N. Drăgan, *ouvr. cité*, p. 171.

les Hongrois que beaucoup plus tard. La région était, en effet, habitée par une population pauvre, à laquelle on ne pouvait prendre grand'chose; aussi, les incursions hongroises se portèrent, pendant longtemps, vers l'ouest, où elle trouvaient des populations plus fortes, ayant des villes et des villages plus riches et où leurs rapines pouvaient être plus profitables. Le désastre de la plaine de Lech mit fin aux rapines hongroises; une grande partie de la population guerrière y périt, ce qui détermina les chefs à renoncer à cette vie errante faite d'incessantes incursions et à s'établir en Pannonie, où ils trouvaient des pâturages pour leurs troupeaux, des étangs remplis de poisson et des régions abondantes en gibier¹.

Leur établissement dans ce pays a d'ailleurs été favorisé par les missionnaires catholiques, qui avaient porté leur action jusqu'à la cour des princes Géza et Vajk; grâce à leur propagande, à celle surtout de St. Adalbert, évêque de Prague, ils passent au christianisme après 985². Par son baptême, le Voïvode Vajk devient Étienne. Le Saint Siège lui décerne le titre de „roi apostolique“ du nouvel État de Hongrie. En même temps, le roi oblige son peuple à renoncer à la vie et aux pratiques païennes et à revenir à la religion de Jésus Christ³.

C'est l'événement auquel peuple et État hongrois sont redevables de leur existence. Il en est de même de l'organisation religieuse et politique réalisée par les rois Étienne le Saint (997—1038) et Ladislas le Saint (1077-1095), organisation complètement étrangère au genre de vie de l'élément hongrois; elle était d'origine occidentale européenne et slave et les Hongrois ne réussirent que tard à s'adapter à cette conception de vie.

L'expansion territoriale et politique des Hongrois vers la plaine de la rive gauche de la Tisa et vers la Transylvanie ne commence qu'après l'an 1.000. La plaine de la Tisa n'était point inhabitée: les régions épargnées par les inondations étaient peuplées de bergers et de pêcheurs, — roumano-slaves probablement —, que la tradition historique reconnaît avoir vécu ici depuis longtemps, avec une organisation politique toute différente de celle des Hon-

¹ Pauler G., *A magyar nemzet története*, Budapest 1900, pp. 76-88.

² F. Ribary, *storia pragmatică a Ungariei*, Blaj, 1884, p. 32.

³ Marczali H., *ouvr. cité*, pp. 220 et 24².

grois¹. C'est avec cette population que les nouveaux venus devaient avoir, au cours des siècles, de longues et pénibles luttes. Le roi St. Étienne, après avoir soumis le territoire situé entre la Tisa, le Danube, le Mourech et les Crich, fonda un évêché catholique à Morisena, sur la rive gauche du Mourech, près de l'actuel Cenad-Allemand. Cette place forte, avec la région environnante, avait appartenu, avant la conquête hongroise, au Voïvode Ochtum de Timișoara. La population roumano-slave qui se trouvait sous la domination était chrétienne longtemps avant l'arrivée des Hongrois; en effet, le Voïvode, après avoir passé au christianisme à Vidin, sur le Danube, fit bâtir à Morisena, où il avait sa résidence „un monastère dédié à St. Jean-Baptiste, avec un prieur et des moines grecs, selon la tradition et les rites grecs²”. La vie religieuse, avec ses monastères et ses moines, prouve l'existence d'une population permanente, dans cette partie de la plaine, population qui, avant l'arrivée des Hongrois, ne pouvait être que roumano-slave, qui avait ses villages et jouissait d'une certaine prospérité économique. Or, de toute évidence, des peuplades nomades, dépourvues de toute civilisation et culture, ne pouvaient avoir ses villages, ses places-fortes, des chefs politiques reconnus de tous, des monastères et une armée pour la défense contre les ennemis. Et ce n'est qu'après la mort, à la guerre, du Voïvode Ochtum que l'on créa l'évêché catholique de Cenad et que le roi hongrois soumit le territoire délimité par les cours d'eau nommés ci-dessus.

Pendant les premiers siècles de la consolidation du nouvel état, la population autochtone de cette plaine de la Tisa ne vécut pas en rapports d'hostilité trop marquée avec les Hongrois envahisseurs. Le roi, — seul maître du pays, — partagea la terre et la donna aux églises et aux familles nobles, qui étaient contentes d'y trouver la main d'œuvre. Quant à la population hongroise, ne connaissant point par elle-même les travaux des champs, elle cherchait à vivre en bonne amitié avec la population autochtone dont le travail assurait son bien-être³.

¹ N. Iorga, *Istoria Românilor din Ardeal și Ungaria*, Bucarest 1915, vol. I, pp. 26-29.

² G. Lupșa, *Catolicismul și Românii din Ardeal și Ungaria până la 1556*, Cernăuți 1929, pp. 10-11, N. Drăgan, ouvr. cité, p. 228.

³ N. Iorga, ouvr. cité, pp. 26-27.

Il n'est point question, à cette époque, d'une dénationalisation par supériorité numérique : les Hongrois venus de la rive gauche de Tisa sont, en effet, si peu nombreux qu'une longue période de temps leur est nécessaire pour occuper toute la plaine. La population était, par endroits, si rare, jusqu'au XIII-e siècle, que les rois y établirent des colonies de Coumans et de Bisseni.

D'ailleurs, la configuration même de la plaine empêchait l'établissement d'une population hongroise trop dense sur la rive gauche de la Tisa : jusqu'au XIII-e siècle ce n'était, en effet, qu'une suite ininterrompue de marécages, qui constituait une barrière naturelle entre la Transylvanie et la région délimitée par le Danube et la Tisa¹. Les nouveaux venus recherchaient les terres plus hautes des prés, celles qui étaient couvertes de loess, les régions des cônes de déjection, mais surtout les terres de l'est de la plaine, c'est-à-dire le pays habité depuis longtemps par la population roumaine.

La poussée de l'élément hongrois vers la Transylvanie n'a lieu qu'à la fin du XII-e siècle ; elle suit les cours d'eaux, attirée par l'or, le sel et, plus tard, le bois de la province. Il ne s'agit encore pas d'une poussée en masse, mais seulement d'infiltrations sporadiques, qui portent les fonctionnaires et les membres du haut clergé à s'établir dans les villes, tandis que la noblesse s'attache à la terre, dans ses domaines.

Les documents qui se rapportent à la vie de l'État hongrois, — peu nombreux pour l'époque des Arpadiens, mais beaucoup plus fréquents pour celle des Angevins —, parlent de la présence de la population roumaine sur la plaine de la rive gauche de la Tisa, surtout sur les bords de cette plaine, où elle vivait avec ses cnézats et ses voïvodats, sur des territoires parfaitement délimités par les conditions géographiques.

¹ Gh. Vâlsan, *Transilvania în cadrul unitar al pământului românesc*, Bucarest, 1929, vol. I, p. 148.

III.

Les Roumains de la Crichana, du Sătmar et du Maramurech, jusqu'en 1526

L'élément roumain est tout aussi ancien dans les départements situés entre le Mourech, les Crich et le Somech, c'est-à-dire en Arad, Zarand, Bihor et Sătmar. L'un des plus distingués historiens hongrois contemporains, Al. Márki, qui a étudié de près le passé de la région, écrit: „en ce qui concerne la vallée du Crich Noir, j'admets que nos Hongrois y ont trouvé les Roumains“¹. E. Gyárfás, en parlant du problème de l'autonomie catholique en Hongrie, affirme qu'au temps du roi St. Étienne (1000-1038), il y avait en Hongrie des chrétiens gréco-orthodoxes dont „en Transylvanie et dans le comitat de Bihor un petit nombre de Roumains“².

Les cnézats roumains de la région d'Arad sont pour la première fois mentionnés par le chroniqueur Rogerius, de Oradea-Mare, dans son oeuvre poétique „Miserabile Carmen“, ouvrage écrit après l'invasion des Tatars en Hongrie (1241)³. L'ancienneté des Roumains dans la région comprise entre le Mourech et le Crich-Blanc est prouvée par les noms des localités des départements d'Arad et de Zarand, au XIV-e siècle, noms qui confirment le caractère roumain de la région. Un document de 1214 apporte une explication caractéristique pour le nom roumain d'une commune, l'auteur traduisant en roumain le sens du nom slave: „et praedium nomine de Macro, videlicet Apa“⁴.

¹ Márki S., *A fekete körös és vidéke*, Nagyvárad, 1887, pp. 95-96.

² Gyárfás E., *A román görög katolikusok autonómiája*, Budapest 1905, p. 5.

³ N. Drăgan, ouvr. cité, p. 30.

⁴ S. Dragomir, *Studii din istoria mai veche a Românilor de pe teritoriul diecesei arădane*, Transilvania, 1917, no. 16; Márki G., *Arad vármegye története*, I, p. 500.

Le 15 mai 1318, le roi Charles-Robert donne à son homme de confiance, maître Lehel, l'ancien monastère qui se trouvait à proximité d'Ineu avec droit de patronat sur les villages roumains qui y sont attachés : „cum villis olahalibus et aliis“¹.

En 1364, on délimite, à Cenad, un domaine qui comprend plusieurs villages des départements d'Arad, au compte de Cârstea, Negul, Vlaicu, Nicolas et Basile, fils de Basile, „qui sont tous Roumains“².

En 1415, Criştiur, près de Brad, est cité comme la résidence d'un voïvode roumain dont les droits portent sur tout le Zarand et qui jouit d'une grande autorité dans l'exercice de ses fonctions, puisqu'il ne communique même pas avec l'administration locale, mais relève directement du comitat de Timişoara³. Au XV^e siècle, les Roumains forment la majorité de la population dans toute la région, de Riria à l'est jusqu'aux Montagnes de l'Ouest, à Hălmagiu, à Baia-de-Crich et à Brad. La ville de Choïmouch, près de Radna, avait sur son territoire 75 villages roumains, Varadia, sur la gauche du Mourech, en avait 46 et Szad on Szadia possédait 17 villages roumains⁴.

En 1444, le roi Ladislas cède la ville de Şiria, avec tous les villages qui lui appartiennent, avec tous les nobles roumains et hongrois, à Ladislas Maróty, qui dirige le comitat d'Arad⁵. Le domaine possédait cinq petites villes : Şiria, Galsa, Mâsca, Baia-de-Crich et Băiţa, et les villages, conduits chacun par un chef (cneaz), formaient huit voïvodats. Les documents de l'époque parlent du voïvode roumain Basile de Ribiţa, et vers 1404-1415 nous trouvons le nom du voïvode Bolea de Baia-de-Crich, et de ses enfants ; on cite, à la même époque, le voïvode roumain de Hălmagiu, qui se trouvait vers 1448-1451 sous les ordres du voïvode Moga⁶.

A Nicoleşti, — village du Zarand aujourd'hui disparu —, se trou-

¹ S. Dragomir, ouvr. cité, p. 13.

² Márki S., ouvr. cité, p. 500.

³ *Ibid.*, p. 501.

⁴ *A magyar történelmi társulat 1809, vidéki kirándulása, Eudapest 1899*, dr. Csánky D., *Máramaros és az oláhság a XV-ik században*, pp. 40-45.

⁵ Márki S. ouvr. cité, p. 501,

⁶ *Ibid.*

vait en 1475 la résidence d'un voïvode roumain¹. Vers 1493-1494, on parle du voïvode Basile d'Araniag; un an après, le voïvodat de Someskech, avec les villages qui lui appartiennent, est donné à Mathieu, frère de Paul le Szekler, et à sa descendance².

L'ancienneté de l'élément roumain en Bihor et en Szabolcs se montre dans l'acte de donation du roi Géza, en 1075, en faveur des Bénédictins de Gran; parmi les possessions voisines du cours de la Tisa, on parle de l'étang „Rotunda“³. Un document de 1202-1203 cite, dans le Bihor, „super Crisium“, le nom de plusieurs Roumains: Fichur = Ficior, Qurud = Crud, Micus et Mikus = Mic, Tata, Nugucz = Nucuț, Karachin = Crăciun, Qucus = Cuc, etc⁴.

Le registre de l'évêché de Oradea (Registrum de Várad) pour la période 1205-1235 contient toute une série de noms roumains du Bihor et des environs d'Oradea: Banlus = Ban, Buba, Burat, Chorna, Chyul, Karachinus, Cucus, Fata, Micu, Nuz, Maula, Porca, Sceraka, Vutuk, Urda, etc⁵.

Si l'élément roumain du Bihor, cité par ce document, n'est pas plus nombreux, c'est que le registre était tenu à Oradea pour le jugement de la population catholique; les Roumains étaient tous orthodoxes et leurs différends étaient jugés par leurs voïvodes, selon les vieilles normes du droit roumain⁶.

Les Roumains de la vallée du Crich-Noir et du Crich-Rapide avaient, au XIII-e siècle, leur cnézats et leur voïvodats, et Rogerius, parlant de l'invasion des Tatars en Hongrie (1241), mentionne le voïvode de Geroth⁷. Le voïvode Jean de Bulenus (Beiuș) se présente en 1271 à Oradea pour un procès avec ses parents. En 1284, le roi Ladislas donne à Denis et à Roland plusieurs localités situés sur le Crich Noir, parmi lesquelles „Oláhtelke“⁸.

En 1294, les documents parlent de la population roumaine

¹ *Ibid.*, p. 241.

² Márkl S., ouvr. cité, p. 502.

³ N. Drăgan, ouvr. cité, p. 292.

⁴ *Ibid.*, p. 293.

⁵ *Ibid.*, pp. 195, 297.

⁶ *Ibid.*, p. 294.

⁷ I. Boroș, *Relațiunile administrative și eclesiastice ale Românilor din provincia Beiușului în secolul al XIII-lea și al XIV-lea*, journal *Unirea*, 1896, No. 9.

⁸ Bunytay V., *Biharvármegye oláhjai s'a vallás unio*, Budapest 1892, p. 4.

qui vit sur le territoire de la ville de Choïmouch, sur le Crich Noir¹. A la même époque, les Roumains vivaient aussi dans les villages de la Vallée du Crich Rapide².

Vers 1326-1327, Nicolas, administrateur du comitat de Cenad, donne à l'évêque d'Oradea un domaine qu'il tenait de Charles-Robert, domaine connu sous le nom de Hudus et qui se trouvait à proximité des domaines du voïvode roumain „Negul“ (Neagul)³.

Les statuts les plus anciens du chapitre d'Oradea, qui datent du commencement du XIV-e siècle, citent les noms des Roumains qui vivaient dans le diocèse⁴. Les mêmes documents parlent également de toute une série de villages roumains, „villae olachales“, situés sur les domaines du chapitre de la cathédrale d'Oradea, dans les départements de Bihor et de Zarand⁵.

Pendant le XIV-e siècle, les voïvodes roumains sont nombreux dans le département de Bihor. On cite, en 1349, Pierre, le voïvode de Fel-Kenter, à qui l'évêque d'Oradea accorde le droit d'avoir, dans son village, un prêtre roumain⁶. En 1363, on parle de Jean, voïvode de Beiuș, et en 1374, l'évêque Dominique, d'Oradea, cite dans une lettre les voïvodes Nicolas et Michel⁷. Les redevances, en argent et en nature, étaient beaucoup plus onéreuses pour les serfs hongrois; les serfs roumains payaient une seule taxe et devaient céder, le jour de l'Assomption, un mouton par famille. Tous les évêques d'Oradea respectèrent ces privilèges accordés aux Roumains et ce n'est que l'impératrice Marie-Thérèse qui les abrogera pour toujours⁸.

Les voïvodes roumains de l'évêché d'Oradea sont encore mentionnés en 1374, date à laquelle l'évêque Dominique leur accorde le droit de juger les habitants de leur villages⁹.

¹ Bunytay V., ouvr. cité, pp. 4-5.

² *Ibid.*, p. 5.

³ *Ibid.*, p. 6.

⁴ Bunytay V., *A váradi káptalan legrégibb statutumai*, Nagyvárad, 1886, pp. 44-45.

⁵ *Ibid.*, p. 37.

⁶ Bunytay, *Biharvármegye s'a vallás unta*, pp. 5-7.

⁷ *Ibid.*, pp. 7-8.

⁸ N. Firu, *Oradea Mare*, Bucarest, 1924, p. 30.

⁹ Bunytay V., ouvr. cité, pp. 7-8.

En 1349, l'évêque Dominique écrit au voïvode Pierre de Fel-Venter, pour lui faire savoir que les prêtres roumains des villages colonisés sont exonérés de toute corvée, en argent ou en nature¹.

Dans une réclamation qui date de 1404-1406, le noble André de Guth parle de plusieurs „villae olachales“, qui appartiennent au domaine Kis-Sebes.

L'évêque Jean III (1383-1395) accorde un titre de noblesse au voïvode Georges et lui donne la terre de Ilyefalva².

Dans l'acte de donation que le roi Sigismond signe, en 1404, en faveur de Bolea, fils de Boian, du district de Crich, on parle de „villages à population roumaine“; un autre document, de la même année, cite quatre villages „habités par des Roumains“³.

Le voïvode Pierre, avec tous les jurés et les cnèzs du pays de Beiuş, est mentionné dans un document de 1410⁴.

En 1443, l'évêque Dominique oblige tous les chefs des cnézats en fonction pendant le semestre d'hiver à lui apporter sept pelisses fourrées; ceux qui fonctionnent pendant le semestre d'été, deux tapis, une bâche et un fromage. L'année suivante, un accord intervient entre l'évêque et les cnézats roumains du diocèse: ceux qui avaient donné, auparavant, le dixième du nombre de leurs porcs, ne donneront plus qu'un seul porc, le plus gras, quel que fût le nombre des animaux lui appartenant; s'il en a moins de dix, il paiera deux dinars par tête et par an, et s'il n'en a que deux ou trois, il sera exonéré de tout impôt. Mais, lorsqu'un cnèze essaiera de cacher ses bêtes ou d'en déclarer un plus petit nombre, il perdra tout son troupeau, qui reviendra, de droit, à l'évêque⁵.

Les Roumains de Bihor, luttèrent, sous leur bannière, dans les rangs de l'armée hongroise, à la bataille de Varna (1444); à leur retour à Oradea, l'évêque Jean Vitéz renouvelle tous leurs privilèges et fait élire douze chefs de cnézats qui, sous la direction de leur voïvode, auront la charge de résoudre toutes les questions

¹ *Ibid.*, p. 14.

² *Ibid.*, p. 15.

³ *Századok*, an 1879, p. 618.

⁴ J. Boros, ouvr. cité.

⁵ Bunytay V., *A váradi püspökség története*, Nagyvárad 1883, v. II, pp. 300-304; J. Boros, art. cit.

concernant les sujets roumains. C'est une instance judiciaire, élue pour une période de six mois et dont les membres sont exempts, envers l'évêque, de toutes les charges auxquelles sont soumis les autres habitants roumains du diocèse¹.

Les Roumains qui vivent sur les terres de l'évêché catholique d'Oradea jouissent donc, aux XV-e et au XVI-e siècles, d'importants privilèges². Le diplôme de 1444, avec tous les droits afférents, leur fut renouvelé plus tard, en 1554 et en 1558³.

Une délégation de Roumains, de la région de Beiuș, se présente en 1503 devant l'évêque Szatmáry et lui demande, au nom des anciens privilèges, d'exempter de toute charge les prêtres de leurs villages⁴. En 1533, l'évêque Emeric Czibak fait don d'une maison nobiliaire de Ilyefalva au voïvode roumain Georges de Karand, avec droit d'y tenir une foire annuelle, „nedelye”, — en roumain *nedeie* —, le dimanche après l'Assomption⁵.

V. Bunytay affirme que l'organisation cnézale et voïvodale remonte au XIV-e siècle, dans le département de Bihor⁶.

On peut suivre la série des voïvodes roumains en Crichana jusqu'au XVI-e siècle, époque où ils sont fort nombreux. Les documents fournis par le même historien prouvent l'existence des voïvodes roumains : Jean de Beiuș, Ladislas de Sânbenedic, un autre Jean, les voïvodes Étienne et Nicolas de Remetea, le voïvode Mathieu, les voïvode Ladislas, le voïvode Nicolas, le voïvode Pierre et le voïvode Jean Pop⁷. Les Roumains de Bihor s'occupaient d'agriculture, d'élevage, de la culture de la vigne et du commerce du bétail, moutons et porcs. Au XVI-e siècle, les habitants roumains des villages situés à l'ouest de Buteni, Ineu et Pancota menaient leurs troupeaux sur les pâturages de l'évêché d'Oradea, dont les domaines s'étendaient jusque-là⁸.

L'ancienneté de l'élément roumain dans les départements d'Arad, de Zarand et de Bihor est reconnue par les historiens hongrois dont le nom fait autorité.

¹ *Ibid.*, pp. 301-302.

² *Ibid.*, II, pp. 298-308.

³ *Ibid.*, pp. 303-304.

⁴ *Ibid.*, p. 304.

⁵ *Ibid.*, *Biharvármegye oláhjai...*, p. 18.

⁶ *Ibid.*, pp. 5-6.

⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁸ Csánky D., *ouvr. cité*, p. 46.

Márki, dans son vaste travail monographique du département d'Arad, constate notre présence ici dès les premières années du XIV-e siècle ¹. Les cnézats roumains de la plaine, — départements du centre de la plaine de la Tisa —, sont cités au début du XV-e siècle ².

L'organisation cnézale et voïvodale au moyen-âge est spécifique aux Roumains du département d'Arad, où la population obéit en tout à l'autorité de ses dirigeants ³. Les Roumains étaient constitués, ici encore, en unités administratives séparées: les districts roumains ⁴.

L'historien Czánky affirme, en parlant de notre passé dans les départements de l'Ouest du pays, qu'aux XIV-XV-e siècles, les Roumains formaient la majorité de la population dans le Bihor, en Arad et Zarand ⁵.

Les Roumains sont encore plus nombreux sur le territoire des places-fortes royales, où ils sont employés dans les divers services militaires ⁶.

Sur le territoire d'Egrefy, dans le département d'Arad, il y avait, vers 1406-1409, plusieurs villages roumains: Cerneczfalva, Nagy-Siklos, Felső-Siklos, Fejéregyház, Dompapfalva, Rathmanfalva, Doroslofalva, Popfalva, Salfalva et *tres villae* Balamerfalva ⁷.

Dans ses études sur le diocèse catholique d'Oradea, V. Bunitay constate la présence de l'élément roumain dans la région, dès la seconde moitié du XIII-e siècle; il cite la localité qui porte le nom de „Oláhtelke“ ⁸. Csánky, dans ses recherches sur l'histoire du département de Bihor à l'époque des Hunyadi, trouve les Roumains, au XV-e siècle, sur les vallées du Crich Noir et du Crich Rapide ⁹.

Comme dans le Banat et dans le Zarand, les Roumains du

¹ Márki S., ouvr. cité, I, p. 502.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Pesty Fr., *A szörény vármegyei haidan oláh kerületek*, Budapest 1876, pp. 40-41.

⁵ Csánky, ouvr. cité, p. 45.

⁶ *Ibid.*, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak kórában*, Budapest 1870, I, p. 719.

⁷ *Ibid.*, ouvr. cité, p. 722.

⁸ Bunitay V., *Biharvármegye oláhjai...*, p. 4.

⁹ *Ibid.*

Bihar étaient organisés, au moyen-âge, en districts conduits par des voïvodes.

Aux XIV-e et au XV-e siècles, les Roumains de la vallée du Barcău et de l'Ier étaient, presque tous, des serfs et travaillaient la terre des nobles hongrois ; d'autres vivaient sur les domaines de l'évêché romano-catholique d'Oradea, dont le diocèse s'étendait jusqu'ici ¹.

Au XV-e siècle, les Roumains habitaient toute une série de villages „olachales“, près de Careii Mari, d'autres encore dans la région d'Arand, c'est-à-dire dans la plaine de Sătmar ².

En 1377, la citadelle „Megessala“ (Medieşul Aurit) se rend au roi de Hongrie „de manibus Vallachorum“ ; les habitants de la ville et ceux des alentours passent au catholicisme ³.

Dans les vallées du Somech et de la Tisa, on cite, vers 1459, plusieurs „villae valachales“, appartenant à la famille de Dragoş : Zalatina, Kopcsicsfalva, Dessefalva, Hermecsháza, Sugatagfalva ⁴.

Quant à la ville de Geroth (Ergirolt), sur la vallée de l'Ier, elle est en 1241 résidence d'un voïvode ⁵. La reine Marie signe en 1383 un acte qui parle des cnézats roumains de Sătmar, dont les habitants jouissent de certains privilèges quant aux impôts ⁶.

La famille noble des Drágfi, — d'origine roumaine —, possède, vers 1424, plusieurs villages roumains dans le département de Sătmar : Oláh-Biko, Nagy-Biko, Remetemező, Farkasaszó, Terebes, Balotafalva, Felsőhomorod, Szokond, Nagy-Homorod, Megyerle-Homorod, Szinfalva, Monyoros, Valászut, Nanda, Svaphegy, Felsőhodos, Also-Hodos et Felső-Zelend ⁷.

Au XV-e siècle, on parle de plusieurs villages roumains de la région de Baia-Mare, sur le Somech, près des villes de Seini et de Medieşul-Aurit ; d'autres encore dans la Țara Oaşului. Sur le territoire de Kővár („la cité de pierre“), située dans le comitat du Solnoc-Moyen, on cite, vers 1405, les „villages roumains“ : Remete, Kovás, Körtvélyes, Also-Kápolnok, Közepső-Kápolnok,

¹ Hetco Gy., *A berettyómenti románnyelvjárás*, Belényes 1912, p. 3.

² I. Boros, art. cit., dans l'*Unirea* 1897, p. 138.

³ *Ibid.*, p. 114.

⁴ Szabó B., *Az oláhok eredetéről*, Győr 1865, p. 23.

⁵ N. Drágan, ouvr. cité, p. 301.

⁶ Szirmay A., *Szatmár vármegye*, Buda, 1809, I, p. 6.

⁷ Csánky D., *Magyarország történelmi földrajza*, I, p. 493.

Kovácsfalva, Berencze, Kárpenyes, Vasmelyfalva, Kékes, Karulya, Szakálosfalva, Kolto, Alsó-Kolto, Kolcsa, Alsó-Aranjos, Felső-Aranjos, Kolcsér, Hidegkut, Alsófontes, Hosszúfalva, Pricbelfalva, Magosfalva, Dánfalva, Lukácsfalva, Feyerszék, Tölgyes, Nagy-Jéder, Kis-Jéder, Somkút, Balkonia, Gaura, Varaj, Priszlop, Buny, Vilma, Körtvélyrév, Fejerfalva, Lemény, Litka, Kocsolafalva, Kozla, Báda-falva, Turbucza, Somos, Győrtelek, Mutos, Fekindia¹. Les Roumains de Satmar et du Solnoc-Moyen avaient, eux aussi, leur organisation par régions et par districts, tout comme leurs frères du Banat².

Dans le département de Sălăgiu, les documents nous montrent les Roumains habitant les villages dès la première moitié du XIII-e siècle³. A l'époque des rois angevins, les Roumains de Sălăgiu descendent jusqu'à la limite ouest du département, sur la vallée du Somech et dans la région de Barcău⁴.

Un texte relatif à l'impôt connu sous le nom de „*lucrum camerae*“, que l'on percevait vers 1427 dans le département du Solnoc-Moyen, prouve que certains voïvodes étaient parmi les plus riches habitants du pays, vu le montant de leur charges⁵.

Le Maramourech présente, au début du XIV-e siècle, le caractère d'un pays spécifiquement roumain et les nombreuses preuves fournies par les documents obligent la plupart des historiens hongrois à reconnaître l'ancienneté de l'élément roumain dans ce „nid de voïvodes“.

En parlant du „Pays de Bogdan“ dans le Maramourech, Wenzel affirme que les Roumains y vivaient dès le début du XIII-e siècle⁶. L'historien Szilágyi montre qu'au XIII-e siècle, la population du Maramourech comprend „des Hongrois, des Allemands et des Roumains“⁷.

¹ *Ibid.*, ouvr. cité, p. 584.

² Pesty Fr., ouvr. cité, pp. 40-41.

³ Dr. Pétri M., *Szilágyi vármegye monográphiája*, 1901, I, p. 116.

⁴ *Ibid.*, p. 153.

⁵ Șt. Meteș, *Contribuții nouă referitoare la voevodii români din Ardeal și părțile unguerești în secolele XVI-XVIII-lea*, Cluj 1922, p. 21.

⁶ Wenzel G., *Magyarország bányászatának kritikai története*, Budapest 1880, p. 109.

⁷ Szilágyi I., *Máramarosmegye általános történelméből*, Budapest 1889, p. 22.

Sur la foi des documents, Csánky délimite le territoire habité au XIV-e siècle par les Roumains dans les départements de Maramourech, Ugocia et Bereg¹.

Hunfalvy reconnaît l'existence des Roumains dans le Maramourech, vers la fin du XIII-e siècle et montre qu'au XIV-e siècle ils y avaient une organisation cnézale².

L'historien T. Lehoczky s'occupe de l'organisation cnézale et voïvodale dans la Hongrie du moyen-âge: les documents et les dates trouvés dans les archives l'obligent à conclure que les Roumains, d'origine inconnue, ont habité les comitats de Maramourech, Ugocia et Bereg, „sans aucune doute“ avant l'arrivée des Hongrois et, avec les Ruthènes venus de Galicie, s'occupaient d'élevage³.

De son côté, J. Petrovay, dans ses études sur les Roumains du Maramourech, reconnaît leur ancienneté dans ce pays et dans le Bereg, où ils se trouvaient avant l'arrivée des Hongrois, avec leur organisation cnézale et voïvodale, le peuple ayant le droit d'élire ses dirigeants et ces derniers étant à la fois les juges et les chefs militaires des Roumains⁴.

Si l'élément roumain, — ancien pourtant dans le Maramourech, avec son organisation cnézale et voïvodale, — n'apparaît dans les documents qu'au cours du XIV-e siècle, c'est que la province n'entre effectivement qu'après 1300 dans la possession des rois de Hongrie; avant cette date, elle est considérée comme une „terra“, domaine royal. Les forêts, avec leur abondant gibier, y ont attiré les rois de Hongrie; plus tard, les richesses minérales ont poussé les maîtres du pays à coloniser la région avec des Allemands et des Hongrois⁵. Lorsque la province est définitivement soumise aux rois de Hongrie, la population roumaine commence à jouer un rôle de plus en plus important dans la vie du Maramourech.

¹ Csánky D., ouvr. cité.

² *Századok*, 1879, p. 714.

³ Lehoczky T., *Adalékok az oláh vajdák és orosz kenezek vagy soltészok és szabadosok intézményéhez hazánkban, Tört. tár.*, 1897, p. 155.

⁴ Petrovay I. *A máramaros oláhok betelepedésük, vajdák és kenezek*, *Századok*, 1911, p. 611.

⁵ *A magyar történelmi társulat 1889 vidéki kirándulása*, Budapest, 1889, p. 17.

Les villages roumains du Maramourech, avec une organisation politique et religieuse propre et que les documents citent au XIV-XV-e siècle, sont toujours plus fréquents¹. Les voïvodes qui n'apparaissent, dans les documents, que vers 1299, sont de plus en plus nombreux après 1300, amis ou ennemis des rois de Hongrie². En 1303, les documents parlent de Nicolas, „nobilis vir et honestus Nicolaus Voivoda“, et, en 1326, de son fils Étienne. En 1345, le roi Louis le Grand donne un cnézat de Sarasău au voïvode Erdeu, ainsi qu'à son frère Stan et à Mic, fils de ce dernier³.

Les voïvodes de cette province forment une série ininterrompue, tout le long du XIV-e siècle.

Lorsque la royauté hongroise veut, contre toute justice, méconnaître les droits des voïvodes, il en résulte le conflit bien connu entre le roi et le voïvode Bogdan, un des princes les plus puissants du Maramourech. Ce dernier, pour garder son indépendance, passe les montagnes en 1359 et fonde la principauté libre de la Moldavie. D'autres familles nobles restent dans le Maramourech soumis au roi, acceptent le don des possessions et domaines de Bogdan, qui est proclamé „infidelis notorius“.

Les grands propriétaires de terre, dans le Maramourech étaient au XV-e siècle les familles de la noblesse roumaine; la plus nombreuse et la plus riche, celle de Dolha, possédait les terres du département presque entier, les terres du Bereg aussi⁴. Les membres de la famille roumaine des Dragfi étaient, au XIV-e siècle, propriétaires des cinq villes du département, avec toute la population des alentours.

Ces Dragfi n'étaient pas seulement parmi les plus grands propriétaires du pays; à partir du règne de Louis le Grand, ils remplissaient de hautes fonctions administratives dans le département⁵. D'autres familles roumaines ont été plus tard magyarisées: les Kökenyesi, les Nemes, les Szaploncazy, sur lesquels un document de 1457 dit „nobiles wolachy de Zarwazo“, etc⁶.

¹ *Ibid.*, p. 22.

² N. Drăgan, ouvr. cité, p. 376.

³ *Ibid.*, p. 337.

⁴ *Ibid.*, p. 337.

⁵ Csánky D., ouvr. cité, pp. 443-444.

⁶ *Ibid.*, pp. 458-460.

Presque tous les villages du Maramourech sont cités dans les documents des XIV et XV^e siècles avec leurs noms roumains d'aujourd'hui, comme des villages habités par une population roumaine, donnés par les rois de Hongrie aux voïvodes, en récompense de leurs services à la guerre, ou par les voïvodes aux chefs fidèles des cnézats. C'est ainsi qu'Apșa-de-jos appartient, au XIV^e siècle, à Balc et à Drag, c'est ainsi que Brebenești se trouve, en 1442, dans la possession des fils du voïvode Balc.

En 1305, le roi Louis donne la commune Bocicoel au même Balc, ainsi que Borșa et autres possessions ayant appartenu au voïvode Bogdan, qui était passé en Moldavie. La conscription de 1744 dit, en parlant de la commune de Borșa: „ab immemorabili tempore erecta“¹.

Une autre localité, Botiza, est citée dans les documents de 1353, comme appartenant au voïvode Jean, et la conscription dont nous avons déjà parlé dit qu'elle est „memoriam humanam excedente tempore erecta“².

Le village de Budești est donné, en 1361, à Bud et aux autres familles roumaines du Maramourech, avec tous les domaines royaux de la vallée du Coseu³.

En 1360, le roi de Hongrie donne le village de Dedești au cnèze roumain de Giulești; le village de Ieud est donné en 1365 à Balc et à ses frères Drag, Dragomir et Étienne. Rozavla est, en 1373, résidence du voïvode Jean, „villa Johannis Woywodae“. Le village Vad est cité dans les documents de 1383, Valea Porcului dans ceux de 1360, comme une possession qui revient pour la seconde fois au Roumain Vanciu, fils de Farkastan (Stan al Lupului)⁴. Telles sont, sommairement, les preuves de l'ancienneté de l'élément roumain dans cette région.

Pour défendre les intérêts religieux des Roumains du Maramourech, le voïvode Baliță et son frère Drag partent, en 1391, à Constantinople et demandent au Patriarche Antoine de faire un prieuré du Monastère du St. Archange Michel de Peri. Le Pa-

¹ Tit. Bud, *Date istorice despre protopopiatele, parohiile și mănăstirile din Maramureș*, Gherla 1911, p. 27.

² *Ibid.*, p. 31.

³ *Ibid.*, p. 33.

⁴ *Ibid.*, pp. 42-46.

triarche leur donna satisfaction et, par l'acte du 13 août 1391, chargea Pacôme, le supérieur du monastère, de gouverner les églises et le clergé des districts de Sălagiu, Sătmar, Ugocia, Bereg, Ciceiu, Unguraş et plus loin encore, jusqu'en Bihor ¹.

Le monastère échappe donc à la juridiction des évêchés locaux; il est directement soumis au Patriarche de Constantinople et le père prieur a le droit de présider l'ordination des prêtres et le sacre des églises.

Les Roumains du Maramourech ont toujours combattu comme soldats des rois de Hongrie, qui récompensèrent leur bravoure en leur accordant des titres de noblesse ou des terres ².

Dragomir, le père du „Roumain“ Jean de Maramourech, tombe, en 1365, dans le combat de Vidin, contre les Turcs; son frère trouve la mort en Podolie, dans les luttes contre les Lithuaniens. En 1419 „Tathou Petrus, Johannes, Valachi maramoresienses“, demandent au roi, en récompense de leurs services sur les champs de bataille, de leur donner le domaine de Farac ³.

Ces dons de terres, faits par les rois de Hongrie aux Roumains du Maramourech, pour leurs services militaires, sont fort nombreux. En 1326, le roi Charles-Robert donne au Roumain Stan le domaine Szurduk (Strâmtura), avec le droit de recouvrer les impôts. En 1336, on délimite le domaine de Bedeu, qui appartient aux Roumains Drag et Dragoş.

Louis-le-Grand, à la demande du Roumain Myk (Micu), confirme, en 1346, l'acte de donation accordé en 1326 par Charles-Robert ⁴.

En 1349, le roi Louis adresse une lettre au „fidelis suus Johannes, filius Ige, Woywodae Valacorum de Maramorosia“, pour confirmer que Giula et sa descendance sont bien propriétaires des domaines de Giuleşti et de Valea-Mare ⁵.

Saracin, Nicolas, Valentin et Luc, fils de Crăciun, reçoivent de Louis, en 1350, le cnézat des villages roumains de Lipce et Zelemezeu (Hernice), „fideles Valachi nostri, sperantesque per eorum sollertem procuracionem quasdam villas

¹ *A magyar történelmi társulat*, pp. 65-66; T. Mihali, *Diplome maramuresene*. Sighet 1900, pp. 66-66.

² *A magyar történelmi társulat*, pp. 66-67.

³ *Ibid.*, p. 53.

⁴ T. Mihali, *ouvr.*, cité, pp. 6, 13, 21.

⁵ *Ibid.*, p. 26.

nostras olachales Lypce et Zelemzeu vocatas in Maramorisio existentes habitatorum reformari¹.

Le diplôme accordé par le même roi à quelques Roumains du Maramourech, en 1355, prévoit ce qui suit: „ita tamen ut prae-dicti Dragos et pater et fratres sui antedicti et successores eorumdem census debitos semper dare et servitia consueto more Olachorum, Regiae Majestati teneantur jugiter exhibere“².

En 1361, le roi donne au voïvode roumain Balc qui administrait le comitat de Sătmar, la localité appelée „Genye“³.

Louis récompense aussi les services militaires des Roumains Bud, Şandor, Oprişa, Jean, Dragomir et Bolya, en leur donnant la moitié du cnézat du domaine d'Ozon⁴.

Par une lettre qui date de 1364, le roi invite le fidèle Roumain Giula et ses fils à céder un de leurs domaines à un autre fils, du nom de Dragoş⁵.

En 1365, il donne au voïvode Balc, fils de Sas, et à ses frères, le domaine de Cuhea, avec tous les biens attenants, domaine confisqué avec toutes les possessions du voïvode Bogdan, qui avait passé en Moldavie⁶.

Sur son ordre, les fils du voïvode Sas reçoivent, en 1373, le domaine de Buştina, en Maramourech, et, en 1390, le roi Sigismond fait délimiter quelques domaines pour les donner à Balc et au voïvode Drag⁷.

Mais la noblesse roumaine du Banat, de la Crichana et du Maramourech perd, de plus, en plus, aux XV-XVI-e siècles, son caractère ethnique. Certains embrassent la religion catholique, d'autres mènent dans l'entourage de la royauté et de la Cour une vie étrangère aux intérêts de notre peuple, si bien que, par degrés, la plupart des nobles familles roumaines finissent par être magyarisées. La masse de la population reste seule à persévérer, gardant les caractères d'une vie roumaine, dans la région jusqu'à nos jours⁸.

¹ *Ibid.*, p. 29.

² *Századok*, ann. 1879, p. 718.

³ *Ibid.*, 782.

⁴ T. Mihall, ouvr. cité. p. 50.

⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁶ *Ibid.*, pp. 56-57.

⁷ *Ibid.*, pp. 68-98.

⁸ *Századok*, 1879, p. 720.

IV.

La population roumaine dans la plaine de la Tisa entre 1526 et 1700

Le désastre de Mohács (1526) soumit presque toute la plaine de la Tisa à l'autorité du Sultan.

Seule la région du Nord-Est échappa aux calamités de l'occupation. C'est là que la population se réfugia en grand nombre, dans les petites villes et les villages, où la vie des habitants et leurs biens pouvaient être épargnés ¹.

La terre conquise était considérée comme une propriété du Sultan, qui pouvait la donner à ses spahis, sans que ces derniers puissent la vendre ou la partager.

Le fief reçu passait de père en fils, et, si la descendance venait à disparaître, la terre revenait au Sultan.

De même, si un spahi se faisait coupable de quelque infraction, de quelque manquement aux prescriptions du Coran, on lui retirait son bien, pour le donner à un autre. D'après leur importance, il y avait deux catégories de fiefs: les „timars“, dont le revenu annuel montait de 500 à 20.000 aspres, et les „ziamet“, dont le revenu dépassait cette dernière somme ².

Les charges étaient nombreuses; les habitants chrétiens payaient des contributions directes et indirectes, selon leur propriété agricole et selon les produits de la terre. Les paysans étaient astreints encore à la dîme sur leur bénéfice, sur leurs volailles et leurs ruches. La population devait, en outre, prendre à sa charge divers services pour l'armée; elle devait pourvoir d'aliments les places-fortes, faire des transports gratuits lors du mouvement des troupes; il y avait aussi, chaque semaine, des jours de corvée

¹ *Az osztrák-magyar monarchia irásban és képekben*, II, Budapest 1881, p. 399.

² Salamon T., *Magyarország a török hódítás korában*. Pest 1864.

sur les terres du spahi qui, souvent, se trouvaient à une grande distance du village. Voilà pourquoi la population se vit obligée de quitter ses villages, d'aller dans la région des collines et des montagnes, où sa vie et ses biens se trouvaient plus à l'abri. Les Hongrois se sont réfugiés surtout dans les villes, petites ou grandes; les Roumains restèrent, en partie, dans la plaine, supportant les malheurs de l'occupation; d'autres se retirèrent dans les collines et les montagnes de l'Est et du Sud-Est de la plaine, on bien poussèrent plus loin vers la Transylvanie et les Pays Roumains¹.

Un grand nombre de Roumains restèrent pourtant dans la plaine de la Tisa, pendant la période 1526-1699, et la preuve nous en est fournie par les registres de l'Empire, où ils ne cessent d'être cités, par les différentes conscriptions et documents relatifs aux villages situés dans la plaine.

Le savant turc Evlia Tchélébi affirme qu'il a trouvé des Roumains, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans des villes telles que: Ineu, Arad, Gyula et dans le Nord, jusqu'au-delà d'Oradea².

Sitôt après la libération du territoire, le Banat avait une population en majorité roumaine; sur le deuxième rang, d'après l'importance numérique, se plaçaient les Serbes, et l'on ne cite pas d'autres nationalités, à l'époque³.

La présence des Roumains est beaucoup plus fréquemment mentionnée dans le pays de la plaine, qui venait de se libérer du joug turc et où nous les trouvons non seulement dans les villages, mais encore dans certains quartiers des villes, où ils ont leurs propriétés, tout comme les Hongrois et les Serbes.

Une conscription de la ville de Kecskemét, en 1595, prouve qu'il y avait là des troupeaux de gros bétail qui appartenaient à des Roumains⁴. Les actes de la ville de Haydu-Nánás, pour 1595, citent plusieurs familles roumaines, parmi les noms des propriétaires de la ville et des possesseurs de troupeaux⁵.

¹ Borovszky S., *Temesvármegye története*, Budapest, pp. 335-344.

² Karácsony I., *Evliya Cselebi Magyarország utazásai 1660-1664*, Budapest 1904.

³ Dr. Szentkláray I., *Száz év Dél-magyarország újabb történetéből*, Temesvár 1874, pp. 82-242.

⁴ Takács S., *Rajzok a török világból*, vol. II, Budapest, 1915, p. 289.

⁵ *Ibid.*, p. 260.

Les procès-verbaux rédigés au XVII-e siècle dans les villes de Debreczen, Szeged, Kecskemét, Tokaj discutent le problème des Roumains de la région, dont certains sont originaires du pays, d'autres venus avec leur troupeaux : ils sont en si grand nombre, que les dirigeants de ces villes s'en montrent émus¹.

Le procès-verbal rédigé par le Conseil municipal de Debreczen, le 28 avril 1697, décide : „il n'est point permis aux Serbes et aux Roumains d'acheter ou de construire des maisons, et il est interdit aux Hongrois de leur vendre les leurs ; ils habiteront dans des chaumières, et ils n'auront pas le droit de s'en construire de nouvelles²“.

De telles mesures sont mentionnées dans les procès-verbaux rédigés à l'occasion de séances antérieures ; elles cherchent à arrêter la poussée de l'élément roumain vers les villes³.

L'ancienneté de l'élément roumain à Hajdu et à Heves est également prouvée, dès le XIII-e siècle, par l'onomastique et la toponymie.

Ce sont les Roumains qui ont appris l'élevage aux Hongrois de la plaine et, aujourd'hui encore, on trouve chez eux maintes pratiques et coutumes empruntées aux bergers roumains. La bergerie, avec la manière dont elle est placée, la construction des cabanes, la traite des brebis, la préparation du fromage, certains mots et expressions, comme *strunga* = *sztronga* (bergerie), *stână* = *esztena* (parc à moutons), *brânză* = *bronzá* (fromage) *șap* = *czáp* (bouc), *mioară* = *milióra juh* (brebis), etc., tout prouve la force de l'influence exercée par les Roumains sur les bergers hongrois⁴.

La conscription faite, en 1692, dans la ville de Debreczen cite les nombreux Roumains qui y étaient établis ; à la même époque, ils se trouvaient dans les villes dites „des haïdoucs“ : *Böszörmény*, *Haydu-Nárás*, *Hajdu-Szoboszlo*, *Hajdu-Háza*, *Hajdu-Dorogh*, *Vámos-Pércs*, et dans les villages d'alentours.

Jusqu'au XV-e siècle, les haïdoucs gardaient et menaient les troupeaux de gros bétail, de chevaux et de porcs, destinés à l'exportation. Ils étaient liés par contrat aux propriétaires des

¹ *Ibid.*, p. 260.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, pp. 297-298.

troupeaux et s'engageaient à défendre les bêtes contre les voleurs, tout le long du chemin, jusqu'en Autriche, en Allemagne ou en Italie, étant payés selon le nombre des bêtes exportées¹. Comme le voyage comportait toutes sortes de dangers, les haïdoucs étaient pris parmi les plus intrépides, parmi les plus braves, qui savaient, le cas échéant, se défendre contre toute agression, les armes à la main². C'est ainsi que, peu à peu, ces bergers conducteurs de troupeaux se transformèrent en une population d'hommes libres, employés par les gros propriétaires et qui, sous certaines conditions, pouvaient servir dans les combats contre les Turcs.

C'est ainsi que le prince Étienne Bocskay employa les haïdoucs dans plusieurs combats et, pour les avoir sous la main, les colonisa, en 1605, dans les villes de Kalló, Nánas, Dorogh, Varajas, Hatház, Vámos-Pércs, Lima et Vid; il y fit établir 9.254 habitants, accorda à la plupart des titres de noblesse, des fiefs ou des lots pour la construction des maisons³.

Il y avait, parmi ces soldats libres, des Hongrois et des Serbes, mais aussi un grand nombre de Roumains, comme le prouvent les conscriptions faites au XVII-e siècle dans les „villes de haïdoucs“, dont la population si mêlée est qualifiée de „conglomérat“⁴. Les haïdoucs ont gardé leur nationalité roumaine ou serbe jusqu'au commencement du XIX-e siècle; les schèmes de l'évêché ruthène de Munkács en fournissent la preuve. A partir de cette époque, ils sont cités de plus en plus rarement, comme une population distincte de la population hongroise. Dans la masse des Hongrois ils ont perdu leur nationalité, et les statistiques ultérieures n'en font plus mention à part⁵.

Les princes de Transylvanie qui avaient embrassé le calvinisme essayèrent, aux XVI et XVII e siècle, surtout dans le Nord-Est de la plaine, de gagner les Roumains à la nouvelle doctrine. Le synode calvin qui eut lieu à Debreczen, en 1566, s'occupa aussi

¹ *Ibid.*, pp. 261-262.

² Grunwald, B., *A régi Magyarország*, Budapest 1888, pp. 460-461.

³ *Osztrákmagyar monarchia...*, II, pp. 299-401.

⁴ Takács S., *ouvr. cité*, p. 269; dr. Györgyffy I., *Dél-biharnépesedési és nemzetiségi viszonyal, Földr. Közl.*, 1915, p. 264.

⁵ Komáromy A., *A szabadhajduk történetre vonatkozó levéltárkutatások*, Budapest, 1898, pp. 17-25.

de l'organisation de l'église *roumaine* réformée, dans la région¹. La propagande calviniste, parmi les Roumains du Bihor et de Sătmar, a été fort poussée et assez efficace. On s'en rend compte en lisant les décisions prises, en 1630, par le synode de Debreczen, au sujet des prêtres roumains réformés, qui devaient aller à Oradea, y être soumis à un minutieux examen, présidé par le surintendant calvin, et faire constater, pour eux et pour leurs ouailles, l'attachement et le progrès dans la nouvelle foi².

D'autres synodes calvinistes, réunis au XVII^e siècle, dans les villes situées sur la rive gauche de la Tisa, nommèrent des prêtres roumains réformés dans les villages du Bihor; les princes transylvains accordèrent à certains autres des rangs de noblesse. Le prince Rákóczy crée un évêché roumain pour le Marmoros, le Sătmar et le Chioar, et l'évêque, un certain prêtre Savu, doit prêcher le calvinisme jusque dans les autres districts³. Les procès-verbaux dressés par les synodes calvinistes, réunis dans la région, citent le nom de plusieurs „pasteurs roumains“, chefs spirituels des villages⁴.

La propagande calviniste fut fatale aux Roumains qui vivaient dans la plaine, à l'Ouest du pays. La plupart de ceux qui habitaient la région de la Tisa moyenne, jusque vers Szeged, mais surtout ceux du Bihor, du Hajdú et de Szabolcs se perdirent à jamais dans la masse de la population hongroise⁵.

D'autres missionnaires, catholiques cette fois, se montrent vers la fin du XVII^e siècle dans la plaine du Bihor et de Sătmar. F. de Camellis, évêque de Munkács, prêche la nouvelle foi parmi les Roumains de Sătmar: il en convertit un grand nombre, qui sont plus tard englobés dans les rangs des catholiques ruthènes⁶.

¹ Z. Păclișanu, *Biserica română și calvinismul de la moartea lui G. Betlen până la unirea cu Roma, Cultura Creștină*, 1922, p. 171.

² Bunytay V., ouvr. cité., p. 33.

³ Șt. Meieș, *Istoria Bisericii și a vieții religioase a Românilor din Ardeal și Ungaria*, Arad, 1918, I, p. 197.

⁴ Păclișan, art. cit., pp. 264-265.

⁵ I. Radu, *Istoria dieceșei române unite a Orădiei-Mari*, Oradea, 1930, pp. 11-12.

⁶ Hodinka A., *A munkácsi gör-kath. püspökség története*, Budapest, 1910, p. 311.

V.

Infiltrations d'éléments étrangers dans le pays des Criș et le Marmoros, au XVIII-e siècle

Les Roumains de la plaine des cours de Criș vivaient au XVIII-e siècle dans de nombreux et puissants villages; les essais faits par la Cour de Vienne pour les convertir au catholicisme en fournissent la preuve. L'évêque orthodoxe d'Arad, Vincent Ioanovitch, vient, en 1727, à Oradea, où il reçoit une plainte qui lui est adressée par les Roumains „du pays de Bihor et de la plaine des Criș“. Parmi les signatures, on trouve celle de „l'archiprêtre de Cefa, avec tous les prêtres de la plaine d'Oradea“¹.

Après un court arrêt, l'évêque visite trente-neuf villages roumains, parmi lesquels on cite les noms de plusieurs qui sont situés en Hongrie, à l'Ouest de notre frontière actuelle: Leta-Mare, Poceiu, Tiribiș, Abram, Petreu, Cherestur, Vasad, Aciad, Darvas, Vecherd. De son côté, l'évêque romano-catholique d'Oradea, Csáky, exemptait de toute charge les prêtres roumains de son diocèse, convertis au catholicisme, et gagnait beaucoup d'entre eux à la cause catholique, jusqu'au loin au-delà des vallées du Bărcău, de l'Ier et de la région du Nyirség².

L'imprimerie du Séminaire catholique d'Oradea fait paraître, en 1765, un „Calendarium“, qui énumère les villages de rite grec situés sur le territoire de l'évêché catholique, villages dont les habitants sont en majorité des Roumains, population „valachica“, et, là où la population est mêlée, on mentionne aussi la „ruthenica“. Les villages roumains formaient une population compacte dans

¹ N. Flru, *Biserica ortodoxă română din Bihor în luptă cu Unirea*, Caransebeș, 1913, p. 21.

² J. Radu, *ouvr. cité*, p. 16.

toute la plaine de l'Ier, du Barcău et du Someș. Voici plusieurs villages à population roumaine qui se trouvent aujourd'hui en Hongrie: Poceu, Acsad, Hosszupali, Abram, Vasad, Leta, Vertes, Nadantelek. Pour le service divin, les Roumains de ces régions faisaient venir des livres de rituel de Valachie et de Moldavie et celà jusque vers 1743, lorsque l'impératrice Marie-Thérèse en interdit l'importation ¹.

La propagande religieuse est intense, au cours du XVIII-e siècle, sur toute la plaine de Sătmar; elle avance sur la vallée du Someș, où les missionnaires font tout ce qu'ils peuvent pour convertir la population roumaine au catholicisme. Dans une lettre de 1761, le chef du comté de Sătmar caractérise ainsi les Roumains: „A tel point le coeur est endurci chez ces indomptés, qu'ils peuvent à peine plier ². Et plus loin, en parlant de la population du district, il dit, qu'elle est formée de la „natio valachica et ruthenica“.

Le mouvement révolutionnaire dirigé par François Rákóczy, dans les premières années du XV.II-e siècle, commença dans les départements d'Ung, Bereg, Ugocsa, Szabolcs, en majorité calvinistes. Dans les rangs des révolutionnaires kouroutz, les Roumains luttèrent comme des braves. Il y avait parmi eux un capitaine de kouroutz, le Roumain Ciurulea, et, venant de Sătmar, les Roumains Bala Vasile, Pierre Popp et le célèbre capitaine Drăguiu ³.

Le grand nombre de Roumains qui luttèrent à côté des Hongrois explique aussi pourquoi les chants hongrois des kouroutz ont pour la plupart, et jusqu'à nos jours, un caractère roumain comme mélodie et versification, bien que chantés en hongrois ⁴.

La plaine comprise entre le Mureș, les Criș et le Someș n'a pas subi au XV II-e siècle, comme le Banat, une colonisation systématique, surveillée par les autorités imp'iales et réalisée

¹ S. Dragomir, *Istoria desrobirii religioase a Românilor din Ardeal în secolul al XVIII-lea*, II, Sibiu 1900; dr. I. A. Böhm, *A liturgikus nyelvekről*, Eger, 1897, pp. 135-136.

² S. Dragomir, *ouvr. cité*, pp. 206-209.

³ Iancsö B. *A román nemzetiségi törekvések története*, II, Budapest, 1896, pp. 656-659

⁴ *Ibid.*, pp 660-661.

selon un plan bien déterminé. Les colonisations sont ici l'oeuvre de quelques familles nobles, en dehors de toute participation de l'État; c'est pourquoi elles n'ont pas d'ampleur et sont limitées à quelques localités.

La plaine située entre le Mureş et le Criş-Rapide avait au commencement du XVIII-e siècle une population en majorité roumaine; des Hongrois étaient mêlés aux Roumains dans les villages voisins de la Tisa. En dehors de ces deux éléments, on fit venir dans la région des colonies slovaques et allemandes, et l'on chercha à raffermir l'élément hongrois par de nouveaux renforts venus du côté de cette rivière.

Les colonies slovaques.

Les Slovaques qui se trouvent dans la plaine de la Transylvanie et du Bihor sont originaires de certains centres situés au-delà de la frontière, tels: Békés-Csaba, Orosháza, Szentés et Szarvas; ils furent colonisés, pendant la première moitié du XVIII-e siècle, par un noble, J. Georges Haruckern, dont les propriétés couvraient presque toute l'étendue des trois départements: Békés, Csanád et Csongrád. La population autochtone était très rare sur ces domaines et ne montait qu'à quelques milliers d'habitants¹. Haruckern, ayant besoin de travailleurs, appelle des Slovaques du Nord de la Hongrie, leur demande de s'établir sur ses terres et leur promet toutes sortes d'avantages: abondance de terres, liberté religieuse, exemption d'impôts pour quelque temps. C'est ainsi qu'il réussit à faire venir et coloniser dans les localités mentionnées ci-dessus quelques milliers de familles slovaques².

Vers la fin de ce XVIII-e siècle une partie de ces Slovaques poussèrent jusqu'à Nădlac, où il forment aujourd'hui la majorité de la population et où est le centre slovaque le plus important de l'Ouest de notre pays. De là ils se répandirent plus loin, en remontant la vallée du Mureş, dans les villages de Semlac, Seitin et Pecica, mais sans arriver à former des majorités ethniques.

¹ Aczady J., *Magyarország népessége a Pragmatica Sanctio korában*, Budapest 1896, pp. 311-312; dr. Peschány A., *A magyarországi tótok*, Budapest, 1919, pp. 175-180.

² *Az osztrák-magyar monarchia*, II, pp. 532-534.

Les Slovaques de Mocrea ont été colonisés vers la fin du siècle, par J. Péterffy, qui les avait fait venir pour travailler sur ses terres; peu nombreux, ils furent peu à peu magyarisés¹.

Dans le Bihor, nous ne trouvons qu'une seule localité, Bicaciu, colonisée au même siècle avec des Slovaques; trop isolés, ils perdirent leur caractère national et furent magyarisés. A Vârşand les Slovaques sont venus en 1755. Quelques familles slovaques, venant de Hongrie, sont venues s'établir sporadiquement dans certains villages du Banat. Mais dans toute la plaine de la Tisa les Slovaques ne forment la majorité de la population que dans les deux villages de Nădlac et Bicaciu.

Les colonies allemandes.

Les Allemands qui vivent entre le Mureş et les Criş, établis dans la région au même XVIII-e siècle, forment une annexe de l'élément souabe du Banat. L'ancienne poussée allemande d'infiltration vient du Mureş et colonise les villages de Glogovăţ, Sântana, Pănadul-Nou et Sănmartin².

Une deuxième poussée, moins forte, vient de la Tisa et colonise avec des Allemands Peregul-Gerinan („le Pereg-Allemand“) et, en petit nombre, quelques villages de l'Ouest du département d'Arad³.

Les Allemands de Sântana se trouvent ici depuis 1701. Un certain D. Bibics, possesseur d'un domaine, fit venir des colons originaires de Bade, du Palatinat et de la Bavière⁴.

Haruckern, déjà mentionné appelle, en 1717, les Allemands d'Aletea, et ces colons venaient de Würzburg, de Bamberg, de Schweinfurth, du même Palatinat, de Bavière et de Lorraine⁵. Le village de Glogovăţ fut colonisé avec des Allemands en 1756, date à laquelle quelques familles sont allées s'établir aussi à Semlac.

Sănmartin, fondé par Haruckern aussi, fut colonisé avec des Allemands, en 1750; ils sont pour la plupart originaires de Bade. Pănadul-Nou, de la même époque, avec des Allemands de Lorraine.

¹ *Ibid.*, pp. 406-461.

² Dr. Somogy G., *Aradvármegye néprajzi leirása*, Arad, 1912, pp. 361-363.

³ *Ibid.*, pp. 97 98, 362.

⁴ *Ibid.*, p. 161.

⁵ *Ibid.*, pp. 361-362.

Ceux de Pâncata viennent du Wurtemberg et s'y trouvent depuis 1786. Quelques familles de Sânmartin, centre allemand plus important, sont allées s'établir à Macea ¹.

Il en est de même des Allemands, quelques dizaines de familles, répandus dans des villages tels que Şişmand, Păulişul-Nou et Galşa; ils viennent des villages souabes plus importants du département. La population du Pereg-Allemand, localité fondée en 1851-2, est en partie formée d'Allemands originaires de la Basse-Autriche, en partie de ceux qui venaient du Torontal. C'est toujours au XIX-e siècle que furent fondés les derniers centres allemands du département d'Arad, tels que Satul-Nou et Țipar ².

Dans le Bihor, les Allemands, appelés vers 1780 par le comte de Frimont et colonisés comme travailleurs sur ses terres, ont fondé encore une seule localité: Polata, près d'Oradea.

Les Souabes de Săcueni ont été amenés au XVIII-e siècle, à l'époque où quelques centaines d'Allemands s'établissaient à Palota et où d'autres, peu nombreux, ont poussé jusqu'à Sântandrei et à Târianu ³.

Les colonies hongroises.

Au XVIII-e siècle, l'élément hongrois pousse toujours plus loin vers l'intérieur de la plaine, dans les départements d'Arad, de Zărand et de Bihor; ces sont parfois des infiltrations sporadiques, dont il est impossible de suivre la trace dans les documents, parfois des colonies sur les fiefs de la noblesse ou les domaines de l'État ⁴. La pénétration hongroise dans le département d'Arad présente deux grandes périodes: la première va de 1699 à 1751, la seconde de 1752 à 1780 ⁵.

L'établissement des Hongrois commence dans quelques villages de la vallée du Mureş et de celle du Criş-Blanc et avance jusqu'à la région des collines dans les montagnes du Bihor, Muma-Codru et Highiş-Drocea.

Le centre le plus important se trouve à Arad, où l'élément

¹ *Ibid.*, pp. 360-363.

² *Ibid.*, p. 363.

³ *Az osztrák-magyar monarchia*, p. 405.

⁴ Dr. Somogy Gy., *ouvr. cité*, p. 255.

⁵ *Ibid.*, p. 256.

hongrois pousse vers l'Est jusqu'à Radna-Lipova. En 1753, des Hongrois, qui viennent du centre de la plaine de Tisa, s'établissent à Rovine. De là, quelques années plus tard, ils vont jusqu'à Pergul Mic, avec quelques autres dizaines de familles, originaires d'Egyek et de Szabolcs¹.

Une colonie hongroise s'arrête, en 1743, à Chiroc, et vers la fin du XVIII-e siècle d'autres viennent s'établir à Şiria, Gaşa, Pâncota et Adea. Vârşadul-Nou a été colonisé avec d'autres Hongrois, vers 1729².

Pendant ce siècle, la population de la plaine, entre le Barcău, l'Ier et le Someş, est en majorité roumaine; viennent ensuite les Ruthènes et, en troisième lieu, les Hongrois, moins nombreux. Il n'y a eu de colonisation systématique, dans cette région, que celle des Souabes dans la plaine de Sătmar.

Les Ruthènes de Sătmar et du Marmaros.

Vers la fin du XIII-e siècle les Ruthènes viennent s'établir, à côté des Roumains, dans les départements d'Ugocsa, du Marmaros et de Sătmar; ils descendent en groupes plus importants au temps du règne de Charles-Robert et de Louis-de-Grand³. Ce dernier accueille Théodore Koriatovitch, prince de Podolie avec un grand nombre de Ruthènes, qu'il établit sur les domaines royaux de Munkács et de Macoviţa. Le roi place les nouveaux venus, qui se trouvent surtout dans les départements de Marmoros, Ugocsa, Bereg et Ung, sous la juridiction religieuse du métropolitain de Halitch, les autorisant à garder la religion orthodoxe et leur langue dans le service divin⁴.

La pénétration ruthène dans les départements nommés ne se fit pas d'un coup, en masse: ce fut une pénétration lente, qui dura jusqu'au XVII-e siècle, les nouveaux venus choisissant de préférence, pour s'établir, les vallées et les régions situées au pied des Carpathes. Dirigés par les chefs de cnézats, ils demandaient l'autorisation de s'établir sur différents domaines, et, comme la population y était rare, leur pénétration ne fut point empêchée⁵.

¹ *Ibid.*, pp. 257-265; *Az osztrák-magyar monarchia*, II, p. 460.

² Somogy Gy., ouvr. cité., p. 264.

³ Hodinka A., ouvr. cité., pp. 57-71.

⁴ *Ibid.*, pp. 71-72.

⁵ *Ibid.*, p. 72; *Az osztrák-magyar monarchia*, VI, pp. 402-407, 494.

Les colons ruthènes jouissaient de certains privilèges : ils étaient exemptés, pour un certain temps, de leurs charges envers le propriétaire, mais devaient prêter en échange certains services, en présents ou en nature.

Au XVIII-e siècle, l'élément ruthène descend de plus en plus vers la plaine de Sătmar, quitte les collines, où la vie était fort rude. Actuellement, il forme un îlot ethnique assez important, qui est resté au-delà de nos frontières, mais qui a envoyé de faibles ramifications dans certains villages voisins de Satu-Mare, sans pouvoir former des majorités ethniques.

Les localités où les Ruthènes se trouvent en plus grand nombre sont : Peleşul, Lazuri, Livada, Nisipeni, Nicola et Culciul-Mare ¹.

Dans le Marmoros, les Ruthènes forment également un îlot, habitant les villages suivants : Remete, Vereşmort, Crăciuneşti, Lunca, Valea Vişăului, Bistra, Petrova, Rona-de-Sus, Ruscova, Repedea et Poienile-de supt-Munţi ; de là ils sont allés, en petit nombre, dans d'autres villages roumains ². Ceux de Câmpulung et de Sighet sont aujourd'hui magyarisés.

Les colonies allemandes.

Alexandre Károly possédait de grands domaines dans la plaine de Sătmar et manquait de travailleurs ; c'est pourquoi il fit venir des Allemands. Il adressa dans ce sens une demande à la Chancellerie aulique de Vienne et montra qu'il désirait coloniser avec des Souabes une partie de ses terres ; mais il demandait, pour eux, l'exemption des impôts dûs à l'État. On acquiesça à sa demande, et c'est ainsi qu'au printemps de 1712 la première colonie souabe s'installa dans la plaine de Sătmar. Le 16 juillet, Jean Kereskény, l'envoyé de Károly, partait de Bratislava à Sătmar, avec un premier groupe d'Allemands, qui s'établirent dans Urziceni, Căpleni, Ciumeşti, Careii-Mari et Moltinul-Mare ². A leur arrivée la situation de ces Allemands était si précaire, que les Károly se virent obligés de leur venir en aide, avec des dons en argent ou en nature, car ils manquaient de tout, même de la nourriture quotidienne. Ils construisirent des habitations provisoires, avec

¹ Borovszky S., *Szatmár vármegye*, Budapest, p. 492.

² Georges Vornicu, *Maramurăşul*, Bucarest, p. 23.

³ Dr. Vosház I., *A szatmármegyei német telepítésről*, dans la *Századok*, ann. 48, no. 4, p. 330.

l'espoir de pouvoir construire des maisons, solides et définitives, quelques années plus tard.

Mais Alexandre Károly envoie, de Bratislava, avec son administrateur, Grabarics, un deuxième groupe d'Allemands, qu'il dirige sur Careii-Mari. Leur nouveau maître leur accorda pour trois ans l'exemption des taxes qui lui étaient dues et, pour six ans, celle des charges communales et départementales. Après cette période, ils devaient se soumettre aux charges et corvées qui pesaient sur tous les autres serfs. Pour aider leurs débuts, chaque famille recevait deux boeufs, une vache, douze mesures de blé et s'engageait, en échange, à travailler gratuitement un lopin de la terre du propriétaire.

En 1719, Károly adresse un nouvel appel à la population allemande des villes rhénanes et lui promet toutes sortes d'avantages. L'appel fut entendu, de sorte qu'en 1720 un troisième groupe de Souabes s'embarque à Ulm pour coloniser les villages de la région de Carei, mais s'établissent, après leur arrivée, surtout à Careii-Mari et à Foeni¹.

Quelques années plus tard, en 1726, les Allemands vont se fixer aussi à Ardud. Ils eurent du mal à s'entendre avec les habitants hongrois, qui leur faisaient toute sorte de misères; ils se plainquirent, à plusieurs reprises, à Károly et lui demandèrent de prendre des mesures. Pour mettre fin à tous ces différends, le propriétaire décide en 1730 de transporter tous les Souabes d'Ardud à Beltugul Crasnei.

Vers 1729-1731, d'autres groupes, moins nombreux, d'Allemands viennent s'établir dans les villages de leurs frères; d'autres, qui arrivent en 1733 et 1735, sont placés surtout dans les villages voisins de Careii-Mari².

Après la mort de Károly, ses descendants continuèrent l'oeuvre de colonisation, mais sans lui donner une telle ampleur.

De 1743 à 1758, des familles allemandes sont venues s'établir dans des villages tels que Gilvacii, Cămin et Craidorolț; d'autres, de 1759 à 1791, s'arrêtèrent à Alexandrești, Terebești, Socondul Mare, Șiești, Homorodul-de-jos, Berlești et Sanislău; d'autres enfin se sont arrêtés dans les villages fondés par Károly. Vers 1792-

¹ *Ibid.*, pp. 305, 306, 307, 313.

² *Ibid.*, pp. 313, 315, 317.

1803, des Souabes sont venus à Jojb, Ciumești, Hurez, Dindileag et Mădăraș et, après 1808, à Tășnad et Tiream¹.

Étant placés dans les villages isolés, éloignés les uns des autres et ne jouissant point de privilèges semblables à ceux qu'on avait accordés aux Souabes du Banat, ils furent magyarisés pendant la seconde moitié du XIX-e siècle.

Au XVIII-e, pendant le règne de Marie-Thérèse, en 1773, on colonisa un petit nombre d'Allemands dans quelques villages du Marmoros. Ceux qui s'établirent à Sighet et à Câmpulung étaient originaires d'Autriche; ceux de Vișăul-de-Sus, Borșa-Handal et Huta venaient de la région de Tatra².

Le but poursuivi par ces colonisations était de donner un grand développement à l'industrie³. Mais ces Allemands, vivant dans une région complètement isolée des centres allemands de quelque importance, furent peu à peu presque totalement magyarisés.

L'élément hongrois.

Le XVIII-e siècle apporte, peu à peu, une forte pénétration de l'élément hongrois, qui, du centre de la plaine, passait vers la périphérie. C'est maintenant que les Hongrois commencent à s'établir dans la plupart des villages situés au pied des montagnes, où ils formaient des centres isolés, avec la tendance d'avancer dans la région montagneuse. L'époque tranquille qui succéda aux luttes du dernier Rákóczy, la faible densité de la population favorisèrent la formation d'un important centre hongrois dans la plaine de Sătmar, pendant la première moitié du XVIII-e siècle. Il englobait les localités suivantes: Piskaros, Peneszlek, Ura, Gereș, Dobra, Kis-Nameny, Szamostelek, Szalka, Göngye, Heleşul-Mare, Borzava, Jüled, Gürbed, Pallag, Gacsa, Okörito, Nagy-Gercs, Kis-Gercs et Samos-Újlak³. C'est de ce centre que l'infiltration hongroise poussa sur la plaine autour de Satu-Mare et de Careii-Mari et avança, au XIX-e siècle, sur les vallées du Someș, de l'Ier, de la Crasna et de la Tisa, jusqu'au loin dans la région des montagnes.

Les colonisations hongroises systématiques au Nord d'Oradea

¹ *Ibid.*, pp. 411-415.

² Szilágy J., *Máramorosvármegye leírása*, Budapest, 1870, p. 297.

³ Borovsky S., *Szatmár vármegye*, p. 493.

et dans le département de Sălmar ne réussirent point à prendre de l'ampleur. En effet, la région épargnée par l'occupation turque de 1526-1699 constitua pour la population un lieu, de refuge; les villages y étaient nombreux et rapprochés et l'État avait peu de terres à sa disposition pour entreprendre une intense oeuvre de colonisation. Pourtant les Hongrois pénétrèrent, en petit nombre, dans la région des collines, sur les domaines de la noblesse et du clergé.

Sur la vallée du Criș-Rapide, les Hongrois avancent jusqu'à l'Est d'Oradea et occupent les belles prairies de la vallée; sur le Criș-Noir ils montent jusqu'à Beiuș.

VI.

La frontière Ouest du pays, selon les dates statistiques et ethniques.

La frontière qui sépare actuellement la Roumanie et la Hongrie coïncide, sur presque toute son étendue, avec la ligne ethnique qui sépare le bloc roumain de Transylvanie du bloc hongrois de la plaine de la Tisa. Les données historiques sur l'ancienneté de l'élément roumain dans ces régions en fournissent la preuve. Mais, en dehors des témoignages historiques, nous trouvons des preuves géographiques, ethnographiques et statistiques, tout aussi valables, qui nous renseignent sur la population de la Hongrie au XVIII-e siècle et pendant la première moitié du XIX-e. Toutes ces sources présentent l'État hongrois comme une mosaïque complexe de nationalités, dont les Hongrois comptent parmi les moins nombreuses. Selon les mêmes sources, les Roumains, en dehors des Transylvains, sont répandus sur une grande surface, dépassant de beaucoup le tracé de l'actuelle frontière, jusque dans les départements du centre de la plaine de la Tisa, L'établissement en masse de l'élément hongrois dans les départements à l'Ouest de la Roumanie se réalisa de 1700 à 1914, deux siècles durant. Pendant ce temps, les circonstances historiques et politiques favorables ont facilité la pénétration et l'avance, toujours plus poussée, des Hongrois, du centre de la plaine vers la région des collines et des montagnes.

Dans les pages qui suivent, nous allons fournir toute une série de dates sur la population de nos départements de l'Ouest. Ces dates sont fournies par les recherches statistiques et géographiques d'auteurs qui étudièrent, pendant le XVIII-e et le XIX-e siècle, le problème des habitants de la Hongrie.

En 1763, Adam Kollár présente la Hongrie comme un État dont la population est très mêlée, et il avoue que, parmi toutes

les nationalités, les Hongrois sont les moins nombreux et occupent la plus réduite étendue du pays ¹.

Les dates fournies par l'étude de Mathias Bel sur la géographie de la Hongrie (1779) montrent que l'élément roumain dépassait de beaucoup la frontière actuelle et se trouvait jusque dans les départements de Bereg, Ugocsa, Bekes, Bihor (dont une partie appartient aujourd'hui à la Hongrie), dans le Banat Yougoslave, la Croatie et la Slavonie ².

En 1780, K. Gottlieb von Windisch affirme que la population dans nos départements de l'Ouest est formée de Hongrois et de Roumains. Ces derniers sont fort nombreux, dit-il, dans le département d'Ugocsa, moins nombreux dans le Szabolcs, puis dans le Bihor, le Bekes et Gomar; le Banat de Timișoara avait, à cette époque-là, une population en majorité roumaine.

Le lexique géographique de la Hongrie, oeuvre de Korabinszky, publié en 1786, donne un certain nombre de localités à population exclusivement roumaine et qui appartiennent aujourd'hui à la Hongrie: Nyir-Adony, village roumain du département de Szabolcs; Poceiu, village roumain du Bihor; Nagy-Kalló, petite ville roumaine du Szabolcs, qui, en dehors de sa population roumaine, a aussi des habitants ruthènes; Peterd, village roumain du Bihor; Süged, village roumain dans le département de Borsod; Wekerd, village roumain du Bihor; Bir, village roumain de Szabolcs ³.

Le statisticien M. Schwartner, analysant, dans ses études de 1798, les phases d'évolution de l'État hongrois, avoue, lorsqu'il traite de la population, qu'il n'y a pas sur le globe un État dont la population, par conséquent les nationalités, fussent plus mêlées que celles de Hongrie ⁴.

De leur côté, les Hongrois ne forment pas un groupe de population homogène: ils sont mêlés avec des Coumans et des Jazyges et vivent surtout dans le centre de la plaine de la Tisa; les péri-

¹ Hunfalvy P., *Magyarország etnographiája*, Budapest, 1876, p. 415.

² Mathias Bel, *Compendium Hungariae geographicum. .notitia Hungariae novae historico-geographica*, IV, Presbourg-Cassovie 1779, pp. 214, 281, 284, 259, 311, 265, 313.

³ Korabinszky I. M., *Geographisches, historisches und Producten-Lexicon von Ungarn*, Presbourg 1786, pp. 41, 57, 70, 90, 108, 274, 535, 634, 652, 715, 823.

⁴ Schwartner M., *Statistik des Königreichs Ungarn*, Pesth 1798, p. 86.

phéries de la dépression, les collines et les montagnes ont une population d'une autre langue, qui forme des régions ethniques compactes ¹.

Dans son grand ouvrage descriptif sur la Hongrie, dont les trois volumes sont de 1796, A. Valyi énumère les hameaux, les villages, les petites villes et les villes qui se trouvent sur le territoire de cet État. Il donne les localités suivantes comme centres à population en majorité absolue roumaine: Batonya (dép. Csanád), Darvas (dép. Bihor), Nyir-Adony (dép. Szabolcs), Bedő (dép. Bihor), Sarkad-Keresztúr (dép. Bihor), Kőrös-Szakai (dép. Bihor), Mélkerék (dép. Bihor), Merő Péterd (dép. Bihor), Zsalka (dép. Bihor), Porcsalma (dép. Satu-Mare), Fekerd (dép. Bihor), Sáránd (dép. Bihor) ². En dehors de ces centres roumains, la population roumaine était mêlée aux Hongrois dans de nombreux villages des départements ci-dessus et dans le Banat également.

D'après J. V. Csaplovics, la population roumaine était en majorité absolue, vers 1829, dans les départements d'Arad, de Torontal, Caraș et Timiș et en majorité relative dans ceux de Satu-Mare, Marmoros, Ugocsa, Szabolcs, Csanád et Bekes ³. Les Hongrois formaient des groupes compacts seulement dans les départements au centre de la Tisa et étaient disséminés et mêlés à d'autres nationalités dans le reste du pays ⁴.

Le Marmaros-Maramureș formait une zone de séparation entre les Ruthènes des Carpathes et les Roumains de Transylvanie et de Hongrie. En dehors de ces deux nationalités, il y avait encore des Hongrois disséminés dans les cinq villes du département, et aussi quelques Allemands ⁵.

Dans son ouvrage géographique et statistique, publié en 1834, P. Magda dit que la population de la Hongrie en dehors de la Transylvanie est formée de plusieurs nationalités: „La plupart des Hongrois vivent dans les quarante départements de la plaine: sans mélange dans quelques-uns seulement, en majorité dans vingt-trois

¹ *Ibid.*, p. 89.

² Vály A., *Magyarországnak leírása*, Bude, 1796, vol. I, pp. 15, 142, 153, 462; II, p. 346; III, pp. 80, 117, 213, 300, 343, 616, 628, 676.

³ I. V. Csaplovits, *Gemälde von Ungarn*, Pesth, I, p. 207.

⁴ *Ibid.*, pp. 204-205.

⁵ *Ibid.*, pp. 396-399.

comtés et en minorité dans dix-sept comtés¹. L'élément roumain formait la majorité absolue ou relative dans les départements de l'Ouest de la Roumanie actuelle et était répandu en Hongrie dans les départements échelonnés sur la frontière. Il y avait cinq localités exclusivement roumaines sur le territoire du département de Szabolcs, trois dans le département de Bekes et quatre dans celui de Csanád².

Dans ses nombreuses recherches et publications sur le problème de la population en Hongrie, étudié à tous les points de vue, le statisticien Al. Fényes constate, en 1842, que la Hongrie est une petite Europe; la population est formée par „dix-huit nationalités, différentes comme langue, costume et coutumes et, bien qu'elles y vivent l'une à côté de l'autre depuis des siècles, sauf de rares exceptions sans importance, chacune a gardé avec persévérance sa langue et ses traditions“³. L'auteur avoue que les Hongrois habitent le centre du pays, alors que les régions périphériques, collines et montagnes, sont peuplées par d'autres nationalités.

D'après les indications, pas toujours impartiales, de l'auteur, le département le plus hongrois serait celui de Csongrád, puis les comitats de Heves, Győr, Borsod et Szabolcs, ainsi que les villes du Hajdú⁴.

En tout, les Hongrois formaient la majorité de la population seulement dans vingt-deux départements⁵. Quant aux Roumains, voici les constatations de cet auteur: „En Hongrie, après les Hongrois et les Slovaques, les Roumains sont les plus nombreux, puisqu'il y a 1.211.544 habitants roumains dans 1.423 communes: 907.693 sont orthodoxes, 301.813 gréco-catholiques et 2.035 catholiques. Avec ceux qui habitent en Transylvanie, le nombre des Roumains monte à 2.203.543. Aucun département n'est exclusivement roumain; mais ils (les Roumains) sont en majorité dans les départements de Caraş, Timiş, Zărand, Solnocul-de-Mijloc. Crasna, dans la région du Chioar et les régions-frontière du Banat; ils forment

¹ P. Magda, *Neueste statistisch-geographische Beschreibung des Königreichs Ungarn, Kroatien, Slavonien und der Ungarischen Militärgrenze*. Leipzig, 1834, II, pp. 46-47.

² *Ibid.*, pp. 50, 409.

³ Fényes E., *Magyarország statistikája*, Pesth, 1892, I, p. 60.

⁴ *Ibid.*, p. 63.

⁵ *Ibid.*, p. 64.

le tiers de la population dans les départements de Bihor, Satu-Mare et Marmoros, le quart [dans le Csanád, un sixième dans Ugocsa et Torontal; il y en a aussi dans le Bekes et le Szabolcs" ¹.

En 1847, W. Stricker présente un tableau statistique de la population en Hongrie; il en résulte que le pourcentage des Hongrois, par rapport aux autres nationalités, était assez faible. Nous trouvons la même infériorité ethnique en Transylvanie et dans les régions-frontière du Sud de la Hongrie ².

Analysant le résultat du recensement austro-hongrois de 1850-1, Kautz reconnaît le caractère allogène de la Hongrie, qu'il compare du point de vue ethnique, à une petite Europe ³. L'élément roumain, d'après les dates de cet auteur, habitait une grande partie du Marmoros et s'étendait au loin dans les départements de Satu-Mare et Bihor; il vivait aussi dans les régions les plus peuplées du département d'Arad et dans le Banat de Timișoara-s'étendant, au-delà de cette ligne, dans le département de Bekes ⁴, A la même époque, les Hongrois formaient une population homogène seulement dans la plaine, sur la rive gauche de la Tisa, puis entre le Danube et la Tisa, où ils étaient mêlés à des groupes allemands et slaves ⁵.

Les régions périphériques de plaine, collines et montagnes avaient une population formée d'Allemands, de Slaves et de Roumains, de sorte qu'il n'était pas facile de trouver dans notre pays un département véritablement hongrois" ⁶.

En 1835, V. Prasch limite le bloc hongrois à la plaine centrale du pays; ici encore il était coupé d'îlots ethniques formés d'autres nationalités. Ce bloc hongrois de la plaine se trouvait entouré de nationalités étrangères: Ruthènes et Slovaques du N.-E. au N.-O., Slovènes et Serbo-Croates sur la Drave, Serbes et Allemands au Sud et Roumains à l'Est ⁷.

¹ *Ibid.*, p. 76.

² Dr. W. Stricker., *Ungarn und Siebenbürgen*, Francfort-s.-Mein, 1847, pp. 45-46.

³ Kautz Gy., *Az ausztriai biradalom statisztikája*. Pesth, 1855, p. 75.

⁴ *Ibid.*, pp. 78-79.

⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁷ V. Prasch, *Handbuch der Statistik des oesterreichischen Kaiserstaates*, Bünn, 1853, p. 8.

D'après le même auteur l'élément roumain est en majorité en Transylvanie, puis dans les régions-frontière du Banat, ainsi que dans les départements situés à l'Est de la Tisa, en Arad, dans le Bihor et, à peu de chose près, dans le Satu-Mare ¹.

Le travail statistique, géographique et historique de L. Heufler sur la Hongrie (1854-1856) montre que la frontière ethnique du bloc hongrois contourne la région centrale du pays, c'est-à-dire la plaine. Au Nord de cette région hongroise, il y a des Slovaques, au Nord-Est des Ruthènes, à l'Ouest et au Sud-Ouest des Allemands et des Croates, au Sud des Serbes et à l'Est, „longeant la frontière de la Transylvanie, du Mureș jusqu'aux sources de la Tisa Blanche, des Roumains ².

Sur le territoire du voïvodat serbe et dans le Banat de Timișoara, le nombre des Hongrois montait à peine à 241.000, sur une population de 1.411.057 habitants ³.

L'existence d'un bloc hongrois homogène au centre du pays est confirmée, en 1865 encore, par les recherches géographiques de K. Szász. L'élément roumain forme la population de la Transylvanie et du Banat et est en majorité dans les départements de Bihor, d'Arad et dans ce qu'on appelle les „Partium“, c'est-à-dire dans les départements de Crasna, Solnocul-de-Mijloc, Zărand et la région de Cetatea-de-Piatră ⁴.

La population dans les départements de l'Ouest du pays et dans ceux qui se trouvent sur la frontière roumaine présente, selon les informations fournies par cet auteur, la répartition suivante, par nationalités :

Département de Marmoros, 177.000 habitants, dont: 80.000 Ruthènes, 75.000 Roumains, 13.000 Hongrois, 7.000 Allemands, 1.000 Juifs.

Département de Satu Mare, 284.000 habitants, dont: 145.000 Hongrois, 72.000 Roumains, 16.000 Allemands, 4.000 Ruthènes, 1.000 Slovaques, 9.000 Juifs.

Département d'Ugocsa, 50.000 habitants, dont: 21.000 Hongrois,

¹ *Ibid.*, pp. 78, 79.

² Ludwig R. v. Heufler, *Österreich und seine Kronländer, Vienne, 1854-55*, III, pp. 17-19.

³ *Ibid.*, p. 92.

⁴ Szász K., *Magyarország földleírása*, Pesth, 1865, p. 27.

19.000 Ruthènes, 8.000 Roumains, 2.000 Juifs et quelques centaines d'Allemands.

Département de Szabolcs, 221.000 habitants, dont: 186.000 Hongrois, 16.000 Slovaques, 11.000 Juifs, le reste: Roumains Ruthènes et Allemands.

Département de Bihor, 500.000 habitants, dont: 290.000 Hongrois, 200.000 Roumains, 7.000 Juifs.

Département de Bekes, 155 000 habitants, dont: 96.000 Hongrois, 46.000 Slovaques, 9.000 Roumains, 4.000 Allemands.

Département de Csanád, 75.000 habitants, dont: 45.000 Hongrois, 20.000 Roumains, le reste: Allemands, Slovaques et Juifs.

Département d'Arad, 240.000 habitants, dont: 180.000 Roumains, 46.000 Hongrois, 18.000 Allemands et un petit nombre de Slovaques, Grecs et Juifs.

Département de Timiș, 320.000 habitants, dont: 195.000 Roumains, 94.000 Allemands, 14.000 Serbes, 6.000 Hongrois.

Département de Torontal, 350.000 habitants, dont: 124.000 Serbes, 88.000 Allemands, 6.200 Roumains, 55.000 Hongrois, 10.000 Bulgares, 6.000 Français, le reste, des Grecs et des Juifs.

Département de Caraș, 219.000 habitants, dont: 195.000 Roumains.

La région frontière du Banat, avec ses trois régiments, a 260.000 habitants, dont: 100.000 Roumains, 85.000 Serbes, 27.000 Allemands, le reste, des Croates et des Slovaques ¹.

¹ *Ibid.*, pr. 107, 109, 111, 112, 113, 117, 119, 122, 124, 126, 128, 163.

VII.

Les cartes ethnographiques de la frontière Ouest

L'examen des cartes ethnographiques dressées au XIX-e siècle par différents auteurs, d'après les résultats du recensement autrichien de 1861, puis d'après les chiffres fournis par Budapest, confirme nos droits historiques sur la zone de plaine qui longe la frontière Ouest de la Roumanie.

L'imprimerie de Pesth fait paraître, en 1829, les deux volumes de Csaplovics: *Tableaux de la Hongrie*, qui apporte de précieuses informations sur la population roumaine. A la fin du second volume, l'auteur a annexé une carte ethnographique, en couleurs, de la Hongrie et de ses provinces, qui n'englobe point la Transylvanie¹. Cette carte est, pour nous, du plus haut intérêt, puisqu'elle trace la frontière ethnique qui sépare l'élément roumain de l'élément hongrois dans les départements qui se trouvent, actuellement à l'Ouest de la Roumanie.

Voici le tracé de cette frontière ethnique. Son point de départ étant à Gherta-Mare, près de la Tisa, elle descend vers le Sud jusqu'à la vallée du Someș, traverse la frontière roumano-magyare actuelle, pénètre dans la Hongrie d'aujourd'hui, sur le territoire du département de Szabolcs et renferme sept localités purement roumaines. A partir des villages de Nyir-Adony et Nyir-Abrany, la frontière ethnique se dirige vers le Sud-Ouest, englobe encore huit grands villages roumains situés dans le département de Bihor, villages qui, de nos jours, se trouvent incorporés à la Hongrie. Après avoir touché à Hosszupali, le point le plus éloigné vers l'Ouest, le tracé descend vers le Sud-Est jusqu'aux villages

¹ Csaplovits J. V., *Gemälde von Ungarn*, Pesth 1829, I, pp. 204, 205, 207.

de Cheresig et Tobalin, voisins de Oradea, voisins aussi de l'actuelle frontière politique.

Elle traversait ensuite la plaine du département de Bihor, orientée Nord-Sud, passait à l'Ouest de Salonta-Mare, jusqu'au cours du Criș-Noir, d'où elle se dirigeait sur l'Est, reculant à cause de l'îlot hongrois colonisé ici au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle et passait près des villages de Arpad, Tămașda.

De là elle s'incurvait vers le Sud-Ouest, jusqu'à Gyula, localité actuellement en Hongrie.

Le bloc souabe, colonisé dans la plaine d'Arad, l'obligeait à se diriger d'abord vers l'Est, puis vers le Sud-Est jusqu'à Șiria, d'où elle descendait vers le Sud jusqu'à atteindre le Mureș, à l'Ouest de la ville d'Arad. Cette frontière ethnique qui, sur la carte de Csaplovics (1829), sépare le bloc roumain du bloc hongrois, suit sur presque toute sa longueur, de la Tisa jusqu'au Mureș, le tracé de l'actuelle frontière roumano-magyare; elle la dépasse même, dans certaines sections, surtout sur les portions comprises entre les cours du Barcău, de l'Ier et du Criș Rapide, ou elle avance beaucoup vers l'Ouest, formant une péninsule ethnique qui pénètre dans le bloc hongrois et incorpore un grand nombre de villages roumains ou roumano-magyars dénationalisés, en tout ou en partie, jusqu'à 1918 (Planche 4).

Vingt-huit années plus tard, en 1857, K. E. von Czörnig publie son grand ouvrage, „L'ethnographie de la monarchie austro-hongroise“, où l'auteur trace, dans les premiers chapitres, la frontière ethnique qui sépare Roumains et Hongrois, dans les régions périphériques de la plaine de la Tisa; plus loin il donne une carte ethnographique qui délimite le territoire appartenant au bloc hongrois et ceux des autres éléments ethniques de la Hongrie¹ (Planche 5).

D'après les indications de Czörnig, la frontière ethnique roumaine présentait le tracé suivant: partant du village de Batacs, dans les départements Bereg et Ugocsa, elle atteignait la limite du département de Satu-Mare, d'où elle se dirigeait vers le cours du Someș, en passant près de la ville de Satu-Mare jusqu'à

¹ Karl E. v. Zörnig, *Ethnographie der Oesterreichischen Monarchie*, Vienne, 1857, II, pp. 65, 67, 68.

l'Ouest de la localité appelée Ura; de là elle se dirigeait vers Damahida, sur le bord Est du marais d'Ecsed et suivait une ligne sinueuse pour contourner l'îlot allemand et allemand-roumain-magyare qu'elle rencontrait sur sa route. De là, elle se dirigeait vers l'Ouest, jusqu'à proximité de la frontière des deux départements: Satu-Mare et Szabolcs, arrivait à Peneszell, localité qui appartient aujourd'hui à la Hongrie, descendait vers le Sud jusqu'à la petite ville: Valea-lui-Mihai et de là, jusqu'à la vallée de l'Ier. Elle arrivait ensuite au département de Bihor, se dirigeait vers la ville de Marghita, sur le Barcău. Ce détour à l'Est était déterminé par la présence des villages hongrois colonisés sur les prairies du Barcău, au XVIII-e et XIX-e siècle. De Marghita, la ligne ethnique descendait encore et traversait la plaine jusqu'à Oradea, sur le Criș-Rapide, d'où elle se dirigeait vers l'Ouest; parallèlement à ce cours d'eau, jusqu'au village de Cheresig.

A partir de cet endroit, la frontière ethnique quittait le cours du Criș Rapide et poussait vers l'Ouest en dépassant le tracé actuel de notre frontière, pour atteindre les villages de Zsaka et Darvas, qui se trouvent aujourd'hui en Hongrie; de là, par un nouveau détour vers le Sud et le Sud-Ouest, à proximité du Criș Noir, elle touchait la limite du département d'Arad.

A partir du Criș Noir, la frontière ethnique avançait encore vers le Sud, jusqu'au village de Chisneu, situé sur le Criș Blanc, d'où elle s'incurvait vers l'Ouest jusqu'à Ghiula-Vârșad. Là elle touchait la limite Nord extrême de l'îlot ethnique allemand et allemand-hongrois de la plaine d'Arad, qu'elle contournait pour arriver aux villages de Puszta-Eperjes et Curtici, d'où elle partait vers le Sud-Est jusqu'à Micalaca, village situé sur le cours du Mureș et séparait le bloc roumain du département des îlots ethniques allemands et hongrois, colonisés ici pendant le XVIII-e et le XIV-e siècle (Planche 1). La frontière ethnique roumano-magyare de l'Ouest de la Roumanie coïncidait sur presque toute sa longueur, en 1857, avec la frontière politique fixée en 1918; de plus, sur le territoire du Bihor, elle dépassait cette frontière et pénétrait, en suivant le Criș Noir, jusqu'aux villages de Zsaka et de Darvas, repoussant le bloc hongrois au loin vers l'Ouest.

La monographie de Czörnig fournit encore d'autres informations, précieuses pour nous, puisqu'elle délimite le territoire des

îlots ethniques roumains en grande partie dénationalisés après 1857 et qui appartiennent aujourd'hui à la Hongrie.

Voilà comment présente Czörnig ces îlots roumains disséminés dans la masse de la population hongroise :

„En Hongrie, quelques îlots purement roumains ou mêlés en forte proportion de Roumains, longent la frontière linguistique délimitée....

Dans le Sătmar, il y a une région magyaro-roumaine à Pete et Atja, des localités roumaines-hongroises-ruthènes, comme Czöglöd et Vetes; Pocesalma, à proximité du Someş est magyaro-roumaine et Merk magyaro-allemande et roumaine“.

Il y avait donc un important îlot roumain au-delà de la frontière actuelle, à l'Ouest, dans la vallée du Someş. Dans le Bihor „l'important groupe de Erkenez et Hosszupali, jusqu'à Santăul-Mare“, avec „des localités isolées: Bedo et Mező-Potred“. Ce grand îlot roumain, qui appartient aujourd'hui à la Hongrie, a été presque complètement magyarisé, dans la seconde moitié du XIX-e siècle.

Czörnig montre qu'il y avait encore, sur le territoire des départements de Békés et de Csanád, un groupe roumain aujourd'hui incorporé à la Hongrie : „La Batania, roumaine et hongroise, et le district allemand-slovaque-hongrois-roumain des environs de Mezöhegyes“.

Si l'on compare la frontière roumano-magyare donnée par la carte de Csaplovics avec les dates fournies par Czörnig, il en résulte que, dans l'intervalle de vingt-huit ans, le bloc hongrois de la plaine a puissamment repoussé vers l'Est la masse roumaine, surtout dans la région-frontière comprise entre l'Ier, le Barcău et le Criş Rapide. La frontière ethnique garde, sur ses autres sections, en 1857, le tracé qu'elle présentait en 1829, ce qui prouve que la résistance de l'élément roumain y a été assez forte pour arrêter la poussée hongroise d'encerclement ethnique.

En 1860, le dr. A. Ficker publie un travail sur „Les habitants de la Monarchie autrichienne“ ; il y annexe plusieurs cartes dont certaines montrent les nationalités, avec leur pourcentage et leur répartition par départements. L'élément roumain présente la situation suivante : plus de 20 % dans le département de Satu-Mare, plus de 50 % dans les départements de Sălaj, Bihor et

Timiș, plus de 1^o/₁, dans les départements de Szabolcs, Ugocsa et Bereg¹ (Planche 6).

La population hongroise se présente comme il suit : 1^o/₁ dans le département de Caraș, 5^o/_n dans le département de Timiș, 10^o/₀ dans les départements de Torontal et d'Arad, plus de 20^o/₀ dans le Bihor, le Sălaj et le Sătmar, 5^o/₀ dans le Marmoros, plus de 50^o/₀ dans le Szabolcs, le Bekes et le Csanád (Planche 7).

La carte de la répartition des Roumains dans les divers départements est très instructive; elle montre qu'en 1860 une masse de 50^o/₀ population hongroise ne se trouvait que dans la région comprise entre le Danube et la Tisa et dans quelques départements sur la rive gauche de la Tisa, à proximité du fleuve; dans les départements qui se trouvent aujourd'hui à l'Ouest de la Roumanie, l'élément hongrois n'atteignait nulle part 50^o/₀ de la population.

Le dernier recensement fait en Hongrie par la Cour de Vienne date de 1869. Kiepert en utilise les résultats et fait paraître à Berlin, en 1869, une carte ethnographique de l'Autriche-Hongrie et des pays du Bas-Danube². La frontière ethnique roumaine, selon les résultats de ce recensement, part d'un point qui se trouve dans le département d'Ugocsa, près de la Tisa, descend vers le Sud, avec quelques sinuosités, jusqu'à la vallée du Someș, près de Seini. De là elle s'incurve vers le Sud-Ouest jusqu'à Careii-Mari, pour suivre ensuite un tracé parallèle à celui de notre frontière politique actuelle, jusqu'au cours de l'Ier; elle passe à l'Est de Diosig et atteint le Criș Rapide à Oradea. De là elle descend, sur une petite portion, parallèlement au Criș, se détourne vers le Sud-Ouest jusqu'à Vekerd et Zsaka, villages qui appartiennent aujourd'hui à la Hongrie. A cet endroit, le bloc hongrois la repousse vers le Sud-Est, jusqu'à proximité de Salonta-Mare, d'où elle suit le tracé de l'actuelle frontière politique jusqu'à Ghiula-Vársand; passant en Hongrie, elle atteint la ville de Ghiula, son point extrême. Le bloc hongrois la repousse encore vers le Sud-Est et vers le Sud, puis, dépas-

¹ *Bevölkerung der Oesterreichischen Monarchie*, v. dr. A. Ficker, Gotha, Justus Perthes, 1860.

² *Völker- und Sprachen-Karte von Oesterreich und Unter-Donau-Ländern zusammengestellt von H. Kiepert*, Berlin, D. Reilsner, 1869.

sant Otlaca et Şiria, elle contourne l'îlot ethnique magyaro-allemand et descend dans la vallée du Mureş (Planche 8).

L'oeuvre de dénationalisation de l'élément roumain est fort intense en Hongrie jusqu'en 1880. On ne recule devant aucun sacrifice, aucune dépense, aucun moyen pour réussir à réduire, de plus en plus, le nombre des Roumains. Les recensements que l'on fait, de dix en dix ans, n'oublent jamais d'inscrire dans la rubrique „Hongrois“ tous les Roumains, dénationalisés ou non : il suffit qu'ils avouent parler ou connaître seulement la langue hongroise.

Sur les résultats faussés de ces recensements, on dressait des cartes ethnographiques, où la proportion des différentes nationalités était sciemment diminuée par rapport à l'élément hongrois.

Tous les moyens employés ne réussirent pourtant pas, selon les voeux du chauvinisme hongrois, à effacer les traces de l'existence presque deux fois millénaire de l'élément roumain dans la plaine de l'Ouest du pays. Les statisticiens et les ethnographes hongrois qui étudiaient avec la moindre objectivité le problème des nationalités, d'après les résultats du recensement officiel de 1880, présentent comme il suit la répartition de la population roumaine : 25-40 % dans le département de Satu-Mare, 60-70 % dans le département du Sălaj, 40-50 % dans le département du Bihor, 60 % dans le département d'Arad, 80-90 % dans le département de Caraş-Severin, 40-50 % dans le département de Timiş, 12-25 % dans les départements de Torontal et de Csanád, 1-5 % dans le département de Békés (Planches 9 et 10)¹.

La carte de Ficker, qui est de 1860, indique plus de 1% Roumains dans les départements de Szabolcs, Ugocsa et Bereg ; celle de Saug et Jekellaluszy, travaillée d'après les dates du recensement de 1880, n'y mentionne même plus l'élément roumain.

À la même époque, voici les chiffres indiqués pour les Hongrois : 50-60% dans le département de Sălaj, 10-25 % dans les départements d'Arad et de Torontal, 1-5% dans le département de Severin. Partout donc une légère augmentation des chiffres par rapport à ceux de Ficker, une légère pénétration des Hongrois,

¹ Lang J. és Kekelfalussy J., *Magyarország népességi statisztikája*, Budapest, 1884, p. 124.

pendant cette période de vingt ans, avec la tendance de pousser vers l'Est dans la masse du bloc roumain.

Les ethnographes, les géographes et les historiens hongrois, qui examinent et utilisent les dates fournies par le recensement officiel de 1900, donnent toute une série d'études, de cartes et de diagrammes qui présentent l'élément hongrois en plein essor numérique, avec la perspective de gagner une supériorité par rapport aux autres éléments ethniques du pays. Par contre, les chiffres du recensement hongrois assignent à la population roumaine l'augmentation la plus réduite pour la période 1880-1900 ; la population serait en voie de disparition ethnique, selon les résultats de ce recensement. Mais la vérité ne put être complètement faussée et les travaux de Paul Balogh sur les nationalités de la Hongrie, utilisant les résultats du recensement de 1900, déterminent ainsi la frontière ethnique qui sépare Roumains et Hongrois : le tracé part de Tur, à proximité de la Tisa, descend vers le Sud-Est jusque dans le pays de l'Oaş ; de là, il fait un détour vers l'Ouest et le Sud-Ouest, jusqu'à Satu-Mare. Il avance ensuite dans le voisinage de la frontière actuelle, passant par Vetes et Boghiro, dépasse le marais de l'Ecsed et arrive à Domahida et Moftinul-Mic, d'où il suit le cours de l'Ier jusqu'à Genc et Irina. Le groupe hongrois qui a pénétré par la vallée de l'Ier et celle du Barcău oblige la frontière ethnique de s'incurver et la pousse toujours plus avant vers les montagnes du Bâc et du Lăpuș, jusqu'à la petite ville de Marghita. Plus loin, elle suit une ligne sinueuse, orientée Sud-Ouest et Sud, et atteint la vallée du Criș Rapide, à l'Est d'Oradea.

A partir de l'Episcopia Bihorului, — aujourd'hui point de frontière —, la frontière ethnique hongroise de 1900 pénétrait dans le territoire de la Hongrie actuelle, touchait les villages de Bihor, Szent-János et Bereg-Böszörmény, d'où elle se dirigeait vers l'actuelle frontière politique, jusqu'à Cheresiug, pour repasser encore en Hongrie, contournant les localités de Harsany, Ugra et Gesst ; enfin, elle descendait vers le Sud-Est, jusqu'à Salonta-Mare.

L'important ilot hongrois qui pénétra dans la vallée du Criș Noir, après 1700, à l'époque où la Hongrie commence à jouir de plus de tranquillité, a remonté le cours du Criș Noir et a

repoussé la frontière ethnique jusqu'au Criş Blanc, touchant les villages : Adea et Ant.

Dans le Sud-Ouest du département d'Arad, la frontière ethnique hongroise avait reculé devant le bloc roumain jusqu'à Békés-Gyula, Nagy-Kamarás et Kevermest, qui se trouvent actuellement en Hongrie; le bloc hongrois, à son tour, pressa l'élément roumain et, par les colonies hongroises établies près de la ville d'Arad, dans la seconde moitié du XIX-e siècle, l'obligea à reculer vers l'Est, jusqu'à une ligne qui de Zimand va à Arad. D'Arad, la frontière ethnique hongroise de 1900 avance à l'Ouest vers Pecica-Hongroise et Peregul-Mic; là elle pénètre en Hongrie jusqu'à Mezöhegyes, Csanád-Palata, Köregy, Apatfalva et Makó, où elle touche le Mureş et entre dans le Banat roumain et yougoslave d'aujourd'hui (Planche 11) ¹.

Si l'on trace, l'une à côté de l'autre, les deux lignes: la frontière ethnique roumaine de 1857 et la frontière ethnique hongroise de 1900, nous obtenons une image fort suggestive de la région roumaine de la plaine de la Tisa, qu'on nous présente comme ayant perdu sa nationalité dans l'intervalle de cinquante ans. Il ne faut pourtant pas croire que l'élément roumain a évolué ici jusqu'à la complète disparition ethnique; il subsista jusqu'en 1900, même au-delà de la frontière ethnique hongroise, tracée d'après le recensement de la même année, en perdant par endroits sa conscience nationale; là où il vivait encerclé par la population hongroise, il a, partiellement, abandonné sa langue maternelle. Depuis une cinquantaine d'années, le bloc hongrois de la plaine de la Tisa a exercé une si forte pression sur l'élément roumain que ce dernier dut reculer, — surtout le long des cours d'eau, — vers la périphérie de la dépression, cherchant un refuge dans la région des collines et au pied des montagnes.

Bien que l'objectif principal de l'oeuvre de dénationalisation que l'État hongrois commence après 1870 fût l'élément roumain, jusqu'en 1900 la frontière ethnique hongroise ne réussit point à avancer profondément dans le bloc roumain; elle le fit seulement dans certains secteurs réduits, comme dans la plaine de Sătmar, dans la vallée du Someş, puis dans les vallées du Barcău et du Criş Noir et, moins, dans la plaine d'Arad, jusqu'à l'Est de la ville.

¹ Balog P., *A népfajok magyarországon*, Budapest, 1902, pp. 933-935.

Nous ne saurions passer sous silence le procédé „scientifique“ utilisé par les géographes, statisticiens et cartographes hongrois pour présenter la région des Carpathes et des Monts du Bihor comme une zone complètement inhabitée, une espèce de „desertum“ médiéval, qui aurait manqué de population stable. Grâce à cette méthode, les ethnographes hongrois présentaient le bloc roumain de Transylvanie, non pas comme une masse de population homogène, mais comme formant des îlots, plus ou moins importants, isolés les uns des autres et disséminés, soit dans les montagnes, soit parmi les groupes ethniques hongrois, sicules ou saxons.

Après 1918, la méthode fut utilisée avec succès pour la cause hongroise. Les Carpathes, de Bucovine jusqu'au Danube, avec leurs dépressions du Marmoros, les vallées du Mureș, de l'Olt, la Burzenland saxonne, les régions de Făgăraș et de Hațeg, ainsi que les zones des collines sous-carpathiques, celles du Sud et de l'Est, avec toute la région des Montagnes bihoriennes, sont présentés comme totalement dépourvus de vie humaine. Les montagnes –, affirment les ethnographes hongrois –, ont toujours constitué une infranchissable barrière entre les Roumains de Transylvanie et ceux de Valachie et de Moldavie ; ces montagnes, avec la complexité de leur formes morphologiques, ont repoussé l'homme, qui n'a pu s'établir qu'au pied des massifs. Elles sont, par conséquent, la véritable, l'unique frontière qui, de droit et de fait, sépare Roumains et Hongrois.

Les cartes ethnographiques travaillées selon ce procédé peuvent impressionner les étrangers qui ignorent les rapports ethniques, les aspects de la vie humaine, dans les zones montagneuses de la Roumanie. Des études récentes sur certains groupes de la chaîne des Carpathes ont établi, sans discussion possible, qu'il ne saurait être question, en Roumanie, d'une zone montagneuse inhabitée ; la vie humaine est intense dans nos Carpathes, dès les premières approches du printemps jusqu'aux jours tardifs de l'automne. Par endroits, les troupeaux restent, pendant l'hiver, dans la montagne, avec leurs bergers, descendant seulement sous la zone alpine, là où des provisions de foin ont été faites pendant l'été, là où l'on a aménagé des cabanes chaudes et solides, pour les hommes et pour les bêtes.

Quant aux Monts du Bihor, il serait superflu d'insister ; partout

les montagnes et les forêts ont forcé l'homme à construire de nombreuses demeures, où la famille vit toute l'année. Les montagnes roumaines sont habitées, — d'une façon permanente ou temporaire —, tout le long de l'année, ce qui a rattaché, depuis toujours, notre peuple à la montagne, situation qui est si bien exprimée dans notre vieux dicton : „Codru-i frate cu Românul“ („le bois est frère de tout Roumain“).

Pour prouver au monde le procès de dissolution ethnique de l'élément roumain en Hongrie, les autorités officielles ont proclamé à cor et à cri les résultats du recensement de 1910, falsifié avec si peu de scrupules et d'objectivité. Malheureusement, à l'étranger on connaît très peu, ou pas du tout, ces procédés trompeurs.

Le nombre des Hongrois aurait été, en 1910, de 10.050.575 habitants, alors qu'en 1840, l'État hongrois n'avait que 4.812.759 habitants.

Les Hongrois auraient donc réalisé une augmentation de population de 48 pour cent, dans l'intervalle de soixante-dix ans, alors que les Roumains, l'élément le plus prolifique de la Hongrie, auraient donné une augmentation de 14,1 pour cent¹. Il suffit d'énoncer ces chiffres pour se rendre compte de la mauvaise foi qui présida aux recensements hongrois et pour mesurer aussi l'oeuvre de dénationalisation déchaînée contre l'élément roumain, depuis à peu près un siècle.

Pendant la guerre de 1914-1918, le bulletin géographique hongrois publia deux études, avec une carte qui, utilisant les résultats du recensement de 1910, indiquait la frontière ethnique roumano-hongroise dans la plaine de la Tisa, à partir des sources du fleuve jusqu'au Danube, dans le Banat (planches 11 et 12). Ce sont les cartes que le revisionnisme hongrois utilise encore aujourd'hui, pour montrer que la ligne des grandes villes : Satu-Mare, Careii-Mari, Oradea, Salonta, Arad, Lugoj et Timișoara, avec les villages environnants, a une population hongroise, de sorte que la rectification de la frontière Ouest constituerait une nécessité historique et ethnique. Voilà aussi le tracé de la frontière ethnique hongroise, d'après le recensement de 1910 : de Toma-Mare, dans le département d'Ugocsa, il descendait vers le

¹ St. Manciulea, *Granița de Vest*, Blaj, 1936, p. 120.

Sud jusqu'à Turulung, touchait le département de Satu-Mare, en passant par Adrian, Remetea, Orașul-Nou du pays du Oaș, allait ensuite vers le Sud, jusqu'à Seini, dans la vallée du Someș.

De là, par une ligne sinueuse, la frontière dépasserait Jorjb, Hirip et Satu-Mare, d'où elle se dirigeait vers l'Est et le Sud-Est et passait par Ardud, Belting et Hurez, dans le département de Sălaj. Longeant ensuite le cours de la Crasna jusqu'à l'Est du bassin de Sălaj, elle atteignait la vallée du Someș, après avoir passé par Bogdat, Sâncraiuul Silvaniei, Criștior, Grânceni, Panic, Catalul-Unguresc, Cetenia, Crasna, Șimleul-Silvaniei, Zăunan, Ipp et Lesmir, et arrivait ainsi dans le département du Bihor. Par une nouvelle ligne sinueuse, orientée vers l'Ouest, puis vers le Sud-Ouest et le Sud jusqu'à la vallée du Criș Rapide, la frontière ethnique passait par Suplac, Aleșd, Țețchea, Piatra, Telciu, Poșalaca et Tileagd, d'où, traversant le Criș, elle faisait un détour vers l'Ouest et passait par Fughin, Oșorheiu, Sîn-Mărtin, Oradea, Tarcaiu ; elle pénétrait ensuite dans la Hongrie actuelle par : Magyarharság, Bihogra et Gezt. A cet endroit elle touchait de nouveau la frontière politique actuelle et se dirigeait vers Salonta-Mare. En dix ans, l'élément hongrois de la vallée du Criș Noir a avancé vers le bassin de Beiuș ; c'est pourquoi la frontière ethnique hongroise passe maintenant d'Arpad à Tinca et se dirige vers le Sud-Ouest, par Beljire, Ghioara, jusqu'au département d'Arad.¹

Dans le Nord du département, la frontière Est, orientée Sud-Ouest, passe par Satu-Nou, Vdas, Zerind, Adea, Tipor, jusqu'à la vallée du Criș Blanc, où, à partir de Horsandul-Nou, elle fait un détour vers le Sud-Ouest et, passant par Zimond, Fachert, Livada, elle arrive à la ville d'Arad.

De là, elle avance vers l'Ouest, parallèlement au Mureș, touche Pencica et Peregul-Mic, passe dans la Hongrie actuelle par Csondpalota et Apátfalva, et pénètre dans le Banat, par la vallée du Mureș¹.

Un simple examen des cartes qui présentent les frontières ethniques roumano-hongroises de 1900 à 1910 suffit pour mettre en évidence la fausseté des thèses révisionnistes hongroises, qui réclament une rectification de la frontière Ouest de la Roumanie jusqu'au centre de la Transylvanie. Il est, en effet, impossible

¹ Kiss L., *A magyar nyelvhatár, Földr. Közl.*, 1915, pp. 443-451.

qu'en dix ans une région aussi vaste, ayant une si forte population roumaine, fût complètement dénationalisée, pour que, de 1900 à 1910, la frontière ethnique hongroise avançât jusqu'au coeur des monts du Carcău et de Plopiş, gagnant tout le bassin du Sălaj, jusqu'au Someş; il est impossible qu'en dix ans on eût complètement dénationalisé, dans la vallée du Criş Rapide, toute la boucle formée par cette rivière près de Vadul Crişului, gagnant la vallée du Criş Noir jusqu'à proximité du bassin de Beiuş et arrivant à la prairie du Mureş jusqu'au pied du massif de Highiş, Drocea, avec les communes de Radna et de Lipova.

Ces résultats, trop favorables aux thèses du révisionnisme hongrois, ont été obtenus en falsifiant les dates fournies par les recensements et aussi, en une certaine mesure, par une oeuvre d'intense magyarisation, qui n'a point réussi à supprimer l'élément roumain, mais l'a fait reculer, par endroits, vers l'Est. Les gouvernements hongrois, ne réussissant point à atteindre le but poursuivi par la mise en oeuvre de tant de moyens, eurent recours au procédé le plus commode, celui dont la vérification est impossible : la falsification des recensements.

VIII.

L'action de dénationalisation menée par l'État hongrois contre les Roumains de Transylvanie et de Hongrie, à partir de 1860

A partir de 1870, l'État hongrois a entrepris une forte et systématique action pour renforcer les groupes hongrois disséminés parmi les autres nationalités. Il le fit en provoquant un mouvement de population qui faisait venir, dans ces régions, sous forme de colonies, de nouveaux éléments hongrois, pris dans la masse plus homogène de population hongroise du centre du pays. Le but de ces colonisations fut, par conséquent, politique : en renforçant les îlots hongrois isolés, on tâchait de briser l'unité des blocs nationaux qui encerclaient les masses hongroises de la plaine de la Tisa, du territoire compris entre le Danube et la Tisa et les régions situées au-delà du Danube ¹.

On colonisait soit en créant de nouveaux centres à côté de ceux qui existaient déjà, soit en faisant venir un plus ou moins grand nombre d'habitants hongrois dans les vieux villages, appartenant aux autres nationalités.

Quant à leur caractère, certaines de ces colonies étaient agricoles, et on les plaçait, dans ce cas, dans les prairies des cours d'eau, en leur donnant les terres les plus fertiles ; certaines autres étaient industrielles : on les plaçait dans les centres miniers les plus importants, dans les exploitations forestières ou celles des carrières, dans les travaux de construction des routes, voies ferrées, etc. Il y avait, enfin, des colonisations à caractère commercial, fondées dans les grands et riches centres de commerce, aux points de rencontre des grandes voies de communication.

Et, lorsque, du point de vue numérique, la situation est jugée

¹ Szatmáry B. G., *Nemzetiállam és népoktatás*, Budapest, 1892, p. 170.

favorable aux habitants hongrois, — par rapport aux autres nationalités —, les dirigeants hongrois réclament l'intervention de l'État pour déposséder de leurs terres les autres nationalités et les donner aux Hongrois ¹.

Les terres les plus fertiles sont les terres riveraines des cours d'eau qui, de la Transylvanie et des Monts du Bihor, descendent vers la plaine de la Tisa. Aussi doivent-elles, de toute façon, passer sans tarder aux mains des Hongrois.

Se rendant maître de ces prairies, l'État pourra y coloniser les plus sûrs éléments hongrois, les plus rattachés à la conception unitaire de cet État hongrois, reliant ainsi le bloc magyar de la plaine de la Tisa avec „les îlots hongrois isolés de la Transylvanie, réalisant peu à peu une seule masse homogène“.

Le plus important cours d'eau, à ce point de vue, est le Mureș, puisque sur tout son parcours, de la source jusqu'à la confluence, il arrose une vaste région agricole. Aussi, et bien que l'élément roumain y soit établi en masse compacte, y rencontre-t-on, disséminés dans cette masse, quelques îlots ethniques hongrois. C'est à ces derniers que revenait la tâche de conquérir toute la région des prairies et de briser, — avec l'aide de l'État hongrois et le renfort des colonies que l'on ne cessait de faire venir —, l'unité de la masse roumaine en Transylvanie.

Une autre région de prairies, riches en alluvions, est celle du Someș et de ses affluents, surtout dans le bassin de Sălaj, qui pouvait constituer un centre de pénétration hongroise, de l'Ouest vers l'intérieur du plateau transylvain, avançant peu à peu par les vallées affluentes jusqu'au pied des montagnes. Par les colonies agricoles établies dans les prairies de cette région, les Hongrois espéraient arriver jusque dans les départements de Solnoc-Dobâca et de Cluj, jusqu'aux montagnes de Bistrița et aux Monts du Bihor. On devait prendre aussi des mains des Roumains les vallées du Criș, de l'Arieș et de l'Olt, où il y avait quelques groupes hongrois isolés, qu'on pensait renforcer et augmenter par le mouvement de la population, de manière à leur assurer l'aisance et une situation de fortune supérieure à celle des habitants roumains du département. L'État hongrois

¹ Beksis Gy., *A magyar fajterjeszkedése és nemzeti konsolidacionk*, Budapest, pp. 37-41.

imprima un caractère de plus en plus politique aux colonisations faites pendant la seconde moitié du XIX-e siècle¹. Cette tendance est plus manifeste encore lorsqu'il s'agit des colonisations hongroises en Transylvanie².

En analysant, vers 1900, la situation ethnique de la Hongrie, B. Lukács affirme que la question des colonisations ne saurait avoir qu'un fondement politique³.

Les nouvelles colonies hongroises devaient être disséminées sur toute la surface du pays, mais surtout en Transylvanie, où leur prospérité constituait l'objet des soins constants de la part des gouvernements hongrois. La pénétration hongroise dans ce pays allait se régler sur le régime hydrologique du pays. Ce sont les prairies qui longent les cours d'eau qu'on vise de conquérir d'abord, échelonnant ainsi les bastions du magyarisme, fondant un grand nombre de colonies sur leurs parcours. Par une forte augmentation des éléments hongrois, on espérait que la vallée du Mureș arriverait à couper en deux fragments le bloc roumain de Transylvanie, les Monts du Bihor et les régions sur la rive gauche du Mureș. Par les colonisations faites dans la vallée du Someș et de ses affluents, les Hongrois voulaient avancer jusque dans les montagnes de Rodna et les Monts du Bihor; par celles des vallées des trois Criș et de l'Olt, ils pensaient réussir à encercler de près des groupes détachés du grand bloc roumain de les supprimer en les absorbant dans l'unité de l'État hongrois.

Là où on ne pouvait créer de nouveaux villages pour les colonies, là où les terres cultivables faisaient défaut, l'État créa des centres industriels, ouvrit des chantiers pour la construction des routes et des voies ferrées, exploita les richesses minières et n'utilisa dans toute cette activité économique que des travailleurs hongrois. L'État hongrois inscrivait dans ses budgets d'avant-guerre d'importantes sommes destinées aux centres nouvellement colonisés, semés dans les diverses régions du pays. Des commissions spéciales étaient chargées d'étudier sur place la situation ethnique de l'élément hongrois, de signaler les points de faible résistance ou d'arrêt dans la lutte contre les autres nationalités,

¹ *A telepítés s az azzal kapcsolatos kérdések ügyében*, Budapest, 1900, p. 49.

² *Ibid.*, p. 110.

³ *Ibid.*, pp. 430-432.

de faire des suggestions sur les mesures à prendre, d'agir promptement en faisant venir de nouveaux colons et en les fixant dans les points les plus menacés ¹ (Planche 13).

Les centres industriels et miniers, avec le grand nombre de travailleurs et fonctionnaires employés, devaient constituer les foyers de propagande et de lutte contre les nationalités ².

Une grande partie des Roumains vivant dans les départements de l'Ouest du pays ou dans la région des Sicules furent magyarisés au XIX-e siècle, avec l'aide de l'Église. Les Roumains qui vivaient dans les départements de Bihor, Satu-Mare, Szabolcs, Hajdú, Marmoros et Ugocsa furent placés, à partir de 1645, sous la juridiction de l'évêché ruthène de Munkács. Ce n'est que dans la première moitié du XIX-e siècle qu'avec la création des évêchés greco-catholiques roumains d'Oradea et de Gherla, l'on songea à la sauvegarde de ces Roumains, détachés du bloc de leur nationalité et soumis à l'autorité de l'Église ruthène ³.

Systematiquement, les évêchés de Munkács et de Ungvár envoyaient dans les villages roumains seulement des prêtres hongrois, qui, ne connaissant pas la langue de leurs ouailles, prêchaient toujours en hongrois ⁴. Sitôt après la création du diocèse d'Oradea, les évêques de cette ville signalèrent l'abus que constituait l'emploi du hongrois dans les églises des villages roumains. L'évêque d'Oradea, Ignace Darabant, créa à Oradea un séminaire qui devait former le clergé roumain „gréco-catholique“, dans l'esprit de cette Église et l'amour de leur nation. Mais cela ne dura guère; plus tard, on plaça les futurs prêtres roumains, avec les Hongrois, dans le séminaire „romano-catholique“ d'Oradea et on y fit tout pour leur faire perdre leur nationalité ⁵.

L'évêque Samuel Vulcan, d'Oradea, se saisit également du danger que présentait cette formation hongroise du clergé roumain de son diocèse: il intervint à plusieurs reprises et demanda la séparation des deux séminaires, chacun ayant sa langue maternelle

¹ Kenez B., *Javaslatok a nemzetiségi kérdés megoldására*, Budapest, 1913, p. 5.

² *Ibid.*, p. 20.

³ Gh. Barițiu, *Părți alese din istoria Transilvaniei*, Sibiu 1891, III, p. 35.

⁴ *Ibid.*, p. 36.

⁵ Al. Papiu Ilarian, *Istoria Românilor din Dacia Superioară*, Vienne 1851, p. 101.

comme langue d'enseignement. L'évêque mourut avant de voir aboutir ses démarches et rien ne fut changé dans l'organisation du séminaire. „Loin de tout esprit et de toute vie nationale, c'est avec l'esprit hongrois que sont imbus, dès leur jeunesse, les futurs prêtres roumains, ayant des professeurs et des collègues hongrois“, constate avec amertume, dans son livre d'histoire, Alexandre Papiu Ilarian.

Les hommes d'État hongrois, se rendant compte du secours que l'Église pouvait leur apporter dans l'oeuvre de magyarisation, cherchèrent à associer à leurs efforts les Roumains et les Ruthènes déjà magyarisés et fondèrent un groupe ecclésiastique nouveau, celui des „Hongrois gréco-catholiques“, qui adoptèrent le hongrois comme langue liturgique. On traduisit plus tard en hongrois tous les livres rituels.

Vers 1863, le gouvernement hongrois accorde ouvertement son appui au mouvement des „gréco-catholiques“ hongrois, surtout dans les départements de Hajdú, Szabolcs, Bihor et Satu-Mare qui demandaient à Vienne et au Saint Siège la création d'un évêché ayant le hongrois comme langue liturgique. Le mouvement, commencé là et encouragé par les autorités officielles, prend de l'ampleur, de sorte que nous voyons se former à Budapest. en 1898, une „Commission de Hongrois gréco-catholiques du rite grec“.

Le but poursuivi était de solidariser tous ces Hongrois, de faire de la langue hongroise la langue liturgique et d'obtenir, par des démarches à Rome et à Vienne, la création d'un évêché hongrois¹.

Le gouvernement appuie ouvertement et par tous les moyens cette action, convaincu que „la création d'un évêché gréco-catholique hongrois hâtera la dénationalisation de l'élément roumain vivant actuellement à l'Ouest de notre pays“².

La presse hongroise, — quelle que fût sa nuance politique, collabore à l'action du gouvernement et demande la création immédiate de cet évêché, qui devait gagner des milliers de croyants, Roumains et Ruthènes uniates³.

¹ J. Szabó, *A görögkatolikus magyarság utolsó kalvaria-útja 1896-1913*, Budapest 1913, p. 330.

² *Ibid.*, p. 181.

³ *Journal Unirea*, 1912, no. 15.

En 1912, sans prendre préalablement l'avis de l'Église uniate roumaine de Hongrie, sans consulter ses représentants, le gouvernement de Budapest surprend la bonne foi du Souverain Pontife et obtient son assentiment à la création de l'évêché „gréco-catholique“ hongrois de Hajdudorog, créé par le bulle „Christifideles Graeci“. L'Église roumaine lutta de toutes ses forces contre la création de cet évêché; tout fut inutile, car le gouvernement hongrois, au mépris de toutes les prescriptions et dispositions du droit canonique, fonda le nouvel évêché dans le but manifeste de magyariser les Roumains de Hongrie et des régions sicules, au moyen de son action religieuse¹.

Si l'on se donnait la peine d'étudier d'un peu près le passé historique de ces „Hongrois gréco-catholiques“, on ne tarderait pas à découvrir leur véritable origine: ce ne sont que des Roumains, des Ruthènes et des Serbes magyarisés à partir de la seconde moitié du XVIII-e siècle et jusqu'en 1912. Avant la création de l'évêché „gréco-catholique“ de Hongrie, jamais on ne trouve mention, dans les documents du Vatican, de Hongrois de rite grec, qu'il faudrait convertir au catholicisme. Les archives des plus importantes localités situées dans les départements de Satu-Mare, Hajdú, Szabolcs et Bihor, les annuaires des églises de l'évêché ruthène de Munkács, les annuaires „gréco-catholiques“ roumains d'Oradea et de Gherla, publiés en 1850, prouvent, sans l'ombre d'un doute, que les localités cédées, après 1912, à l'évêché de Hajdudorog avaient le roumain comme langue liturgique, dans la première moitié du XIX-e siècle.

Après 1912, par magyarisation, le roumain fut peu à peu remplacé par le hongrois. L'origine roumaine des fidèles greco-catholiques, dans les paroisses cédées à l'évêché de Hajdudorog, est confirmée par les vieilles publications statistiques et historiques, par les descriptions géographiques de la Hongrie, antérieures à 1860.

L'existence, en 1912, d'un grand nombre de Roumains, en partie magyarisés, sur le territoire de l'évêché „gréco-catholique“ hongrois de Hajdudorogh est confirmée par le recensement de 1910, par la déclaration faite, en 1914, par Étienne Miklossy, premier

¹ Szabó, *ouvr. cité*, p. 180.

évêque du diocèse, à l'occasion des pourparlers engagés pour la révision de la bulle „Christifideles Graeci“¹.

A côté de l'Église, l'école fut, aux mains des Hongrois, un instrument tout aussi important pour la dénationalisation des Roumains disséminés dans la plaine, entre le Mureș, les trois Criș et la Tisa, ou encore ceux de la région sicule. L'action de magyarisation menée par les Hongrois contre les autres nationalités se manifesta surtout après 1896, lorsque deux grands partis politiques furent créés, les conservateurs et les libéraux ou ultramagyars, ces derniers partisans résolus de la magyarisation à outrance.

Leur programme fut réalisé par la diète qui vota une disposition selon laquelle „dans toutes les écoles et institutions qui existent sur le territoire de la Hongrie, le hongrois sera la langue d'enseignement“².

Après 1870, l'introduction du hongrois devint obligatoire dans toutes les écoles primaires du pays, l'intention avouée du législateur étant de souder par l'école „l'âme des nationalités à l'âme hongroise“³.

En 1891, par la loi dite : des jardins d'enfants, on se propose de dénationaliser, dans ces institutions, les petits enfants avant leur entrée à l'école primaire confessionnelle. En 1907, sont votées les fameuses lois scolaires, mettant les maîtres d'école roumains sous la complète dépendance des chauvins inspecteurs du gouvernement hongrois⁴. L'enseignement secondaire participa, lui aussi, à l'oeuvre de magyarisation. On fondait partout, dans les régions hongroises les plus menacées, dans ces régions des autres nationalités des écoles „civiles“, des écoles moyennes, des gymnases, des lycées et surtout des écoles normales. Elles devaient former des éléments jeunes, prêts à l'action, prêts à employer tous les moyens mis en oeuvre par le chauvinisme que l'État encourageait, des éléments que l'on employait partout dans les autres centres ethniques. Les écoles secondaires des autres nationalités, qui, pour fonctionner, devaient compter uniquement sur l'obole du paysan

¹ Journal *Unirea*, 1914, no. 4.

² Al. Papiu Ilarian, ouvr. cité, p. 115.

³ Mocsáry L., *Néhány szó a nemzetiségi kérdéssől*, Budapest, 1886, pp. 7, 8, 40.

⁴ Ét. Manclulea, *Granița de Vest*, Blaj, 1936, pp. 97-98.

et de l'ouvrier, allaient peu à peu fermer leurs portes; les écoles d'État seules vivaient, pépinières de formation et d'éducation des futurs patriotes hongrois ¹.

Les écoles hongroises constituèrent, après 1870, l'un des plus puissants instruments de magyarisation employés contre les nationalités, en Hongrie ².

C'est dans ces écoles que l'on formait les futurs fonctionnaires de l'État, qui, une fois entrés et employés dans la vie publique, travaillaient à leur tour et de toutes leurs forces pour le triomphe de la cause magyare, surtout lorsque leurs fonctions les faisaient vivre au milieu des autres populations ethniques ³.

Les écoles de tous les degrés, mais surtout les écoles primaires et les écoles normales, devaient travailler à dénationaliser les Roumains qui vivaient entre les frontières de la Hongrie, de la région des Sicules jusqu'au Danube ⁴.

Les instituteurs, les prêtres et tous les fonctionnaires hongrois qui vivaient parmi eux avaient la haute mission de collaborer à la réalisation de l'État hongrois unitaire; ils avaient également la mission historique d'exterminer toute velléité irrédentiste qui se manifesterait parmi les Roumains. L'administration municipale, départementale, l'administration d'État, furent elles aussi placées, après 1868, au service de la magyarisation. Seuls les Hongrois pouvaient être fonctionnaires et, lorsqu'un citoyen ayant une autre origine ethnique parvenait à être nommé dans le plus modeste emploi d'État, il était obligé de quitter sa langue maternelle, de renier sa famille et sa nationalité et de se proclamer Hongrois de pure race.

Le Parlement hongrois de 1861 avait chargé une commission de fixer les principes selon lesquelles on devait résoudre le problème des nationalités.

Le principe adopté était formulé ainsi: „Les citoyens de la Hongrie, à quelque langue qu'ils appartiennent, forment, du point de vue politique, une seule nation, la nation hongroise, une et

¹ Grünwald B., *Közigazgatásunk és szabadság*, Budapest, 1876, pp. 133-134.

² Csuday J., *A Magyarok története*, Vienne 1897, II, pp. 526-530.

³ Szabó J., ouvr. cité, p. 131.

⁴ Szatmáry Gy., *Nemzeti, állam és népoktatás*, Budapest, 1882, p. 10.

indivisible, selon le fondement historique de l'État hongrois¹. Quelques années plus tard, en 1868, ce Parlement vota la „Loi de l'égalité des droits des nationalités“, qui stipule: „Tous les citoyens de la Hongrie forment, du point de vue politique et selon les principes fondamentaux de la Constitution, une seule nation, la nation hongroise une et indivisible“².

Cette loi, loin d'assurer aux nationalités un régime semblable à celui qui était fait aux Hongrois, poursuivait en réalité la complète suppression des minorités ethniques sur le territoire de la Hongrie. La loi décidait que „le hongrois est la langue officielle de l'État, celle des minorités ne pouvant être employée que dans la rédaction des procès-verbaux dressés lors des séances où la majorité des membres serait formée par d'autres nationalités“.

Le hongrois était obligatoire, tandis que la langue d'une nationalité était seulement tolérée, son emploi étant laissé à l'appréciation des fonctionnaires administratifs, presque tous hongrois, qui parlaient donc le hongrois³.

Après 1870, certaines catégories d'emplois étaient réservées exclusivement aux Hongrois; on rencontrait très rarement un fonctionnaire roumain, dans les emplois les plus modestes. Les dispositions de la loi des nationalités, qui prévoyaient la nomination, dans les régions ethniques minoritaires, de fonctionnaires administratifs originaires de ces régions, — ce qui leur permettait de s'entendre avec leurs administrés, — furent toujours éludées.

Le gouvernement trouvait toujours un prétexte pour nommer, dans ces régions, des fonctionnaires hongrois⁴. Le motif réel de ces nominations, qui écartaient les citoyens minoritaires de toute fonction publique, se trouvait dans la mentalité chauvine des dirigeants, qui voyaient un danger, un agent de dissolution dans tout citoyen d'autre langue. Un État hongrois unitaire devait être réalisé par n'importe quels moyens, sans quoi l'existence de la Hongrie leur paraissait menacée⁵.

¹ *Românii și Maghiarii*, Brașov, 1885, p. 20.

² *Ibid.*, p. 21, Z. Pâclișan, *Legea maghiară pentru egala îndreptățire a naționalităților (1868)*, dans la *Rev. Fund. Reg.*, 1936, no. 4, p. 114.

³ *Românii și Maghiarii*, p. 22; cf. *ibid.*, p. 118.

⁴ Mocsáry L., *ouvr. cit.*, pp. 51-52.

⁵ Grünwald B., *Közgazgatásunk és a magyar nemzetiség*, Budapest, 1876, p. 54.

Les dirigeants hongrois avouaient ainsi qu'en dépit de toutes les mesures de protection, l'élément hongrois perdait du terrain dans les régions des autres nationalités¹. L'idée d'une Hongrie une et indivisible ne pouvait vivre ici que par la présence de ces fonctionnaires habiles, qui, par tous les moyens, travaillaient à la magyarisation des habitants d'une autre langue².

De 1870 à 1918, tous les gouvernements procédèrent de la même manière, trouvant dans la nomination exclusive des Hongrois aux emplois administratifs publics encore un moyen pour magyariser les autres éléments ethniques qui vivaient sur le territoire de l'État³.

Selon les chiffres communiqués par la délégation hongroise à la Conférence de la Paix, de Paris, le nombre des fonctionnaires administratifs départementaux en Hongrie était de 5.202, dont 4.769 Hongrois, 38 Slovaques, 171 Roumains, 34 Serbes et 1 Ruthène. Le nombre des secrétaires communaux et de circonscription était de 5.513, dont 4.637 Hongrois, 191 Allemands, 38 Slovaques, 374 Roumains, 1 Ruthène, 1 Croate, 69 Serbes⁴.

L'administration est considérée par les gouvernants hongrois comme le plus puissant instrument, le plus efficace, dans l'action de magyarisation⁵.

Après 1870, tous les recensements hongrois ont systématiquement falsifié les résultats, diminuant sensiblement le chiffre des différentes nationalités; se livrant à une curieuse interprétation du principe de la langue maternelle, augmentant par contre le nombre des Hongrois, pour essayer de faire croire à la réalité d'une Hongrie exclusivement magyare⁶.

Sous la rubrique „langue maternelle“, on n'inscrivait pas, dans les feuilles du recensement, la langue déclarée par l'habitant comme sienne, celle qui montrait son origine ethnique, mais celle qu'il déclarait savoir et parler de préférence à l'époque du recensement.

¹ *Ibid.*, p. 58.

² *Ibid.*, pp. 91-92.

³ Grünwald B., *Közigazgatásunk és a szabadság*, p. 29.

⁴ Z. Păclișanu, *ouvr. cité*, p. 118.

⁵ Deme K., *Magyarország helyzete és az Európai népek harca*, Kolozsvár, 1913, p. 58.

⁶ Grünwald B., *ouvr. cité*, p. 7.

Parfois, la rubrique „langue maternelle“ restait blanche et était complétée ultérieurement, dans les bureaux de l'administration, par ces fonctionnaires zélés, qui ne manquaient pas d'inscrire le hongrois comme langue maternelle de milliers de citoyens d'autre langue, vivant dans les différentes régions du pays ¹. L'objectif visé, en premier lieu, par l'oeuvre de magyarisation était formé par les régions roumaines de la Hongrie; c'est ce qui explique l'importante majoration du nombre des Hongrois dans ces régions par la falsification des chiffres du recensement ². Les villes constituèrent aussi d'importants centres de propagande qui, par leurs nombreuses manifestations de vie économique et spirituelle, créaient des courants, mettaient en action des énergies, qui tâchaient d'attirer et d'englober toute la région environnante dans leur cercle de magyarisation ³. La grande importance de ces centres urbains dans l'oeuvre de nationalisation fut signalée par les hommes d'État hongrois dans la première moitié du XIX-e siècle.

Jusqu'au commencement de ce XIX-e siècle, les centres urbains de la Hongrie avaient un caractère ethnique étranger ⁴. La majorité de leur population était formée d'Allemands, de Slovaques, d'Italiens, de Grecs, de Roumains-Macédoniens, de Juifs, etc. L'élément hongrois n'avait formé, dans aucun de ces centres urbains, la majorité absolue de la population ⁵.

Toute la vie économique, industrielle et commerciale était aux mains de ces éléments étrangers. Les Hongrois, même quand ils allaient habiter les villes, gardaient leurs anciennes occupations d'agriculteurs ou d'éleveurs de bétail.

Les villes de Hongrie se sont magyarisées pendant la seconde moitié du XIX-e siècle par le grand nombre des fonctionnaires qu'on y fit venir, par le développement que l'on donna à la grande industrie, par le développement toujours plus ample du

¹ Bokor G., *A magyar hivatalos statisztika fejlődése és szervezete*, Budapest, 1896, p. 148; Varga Gy., dans le *Budapesti Szemle*, 1912, pp. 321-358.

² Varga Gy., ouvr. cité.

³ Grünwald B., ouvr. cité, pp. 66-67.

⁴ Czirbus G., *Magyarország a huszadik század elején*, Temesvár, 1902, pp. 397-480.

⁵ Grünwald B., *A régi magyarország 1771-1825*, Budapest, 1888, p. 129.

commerce; on réussit ainsi à exercer une forte pression, une intense action de magyarisation sur la population d'autre langue dans les villes et dans les villages voisins.

D'autre part, la population des centres urbains augmente d'année en année, faisant monter également la proportion de l'élément hongrois¹.

Les historiens et les sociologues hongrois qui étudièrent le mouvement de la population dans les centres urbains de la Hongrie pendant le XIX-e siècle reconnaissent l'importance du rôle joué par les villes dans la formation d'une puissante conscience nationale hongroise, ainsi que la part qui leur revient dans l'oeuvre de dénationalisation de tant de minorités ethniques².

Malgré la diversité des moyens employés contre l'élément roumain, pendant la seconde moitié du XIX-e siècle, les gouvernants hongrois ne réussirent point à obtenir les résultats escomptés. Les statisticiens les plus connus qui analysèrent et interprétèrent les résultats du recensement de 1910, avec la répartition par nationalités et confessions, ont dû avouer dans leurs études et publications qu'après les Hongrois, les Roumains forment la nationalité la plus nombreuse et que leur magyarisation est difficile³.

Les historiens, les géographes et les statisticiens qui étudièrent avec quelque objectivité le problème des nationalités de Hongrie ont dû avouer également que la frontière ethnique entre le bloc roumain et le bloc hongrois de la plaine de la Tisa devait suivre, sur presque toute sa longueur, le tracé de la frontière politique actuelle, fixé par le traité de paix. En 1909, le bloc hongrois possédait, à peu près, les territoires qui restèrent à l'État hongrois, après 1918⁴. Les régions du Nord de la Hongrie étaient peuplées, jusqu'en 1914, par un bloc slovaque de deux millions habitants; les vallées Nord-Ouest des Carpathes appartenaient aux Ruthènes; la Transylvanie, avec la chaîne des montagnes qui en font le tour, appartenait aux trois millions de Roumains; la région comprise entre la Drave et la Save, ainsi que les ré-

¹ Czirbus G., ouvr. cité, pp. 440-401.

² Iászi Oszkár, ouvr. cité, pp. 300-301.

³ Varga B., ouvr. cité.

⁴ Kain A., *Magyarország*, Budapest, 1909, pp. 13-14.

gions du Carst et du Vélébit, étaient peuplées de fortes minorités serbo-croates.

L'élément roumain présentait, comme population, le chiffre le plus élevé, après les Hongrois; ces derniers, qui pensaient pouvoir donner à leur État un caractère unitaire hongrois, ne présentaient, comme unité ethnique pure, que le bloc hongrois vivant dans la plaine proprement dite de la Tisa¹.

L'élément roumain formait un bloc compact dans le département du Marmoros, sur la rive gauche de la Tisa, s'étendant sur la rive droite du fleuve, où il était mêlé à l'élément ruthène².

La population roumaine du département de Satu-Mare s'étendait jusqu'aux villes de Satu-Mare et de Careii-Mari, renfermant dans sa masse quelques îlots hongrois assez importants³.

Tandis que la population rurale roumaine était difficilement magyarisée, les intellectuels, les habitants des villes se laissaient plus facilement gagner et attirer par les promesses et les embûches du chauvinisme hongrois⁴.

Les villages roumains à population assez compacte, les localités où l'élément roumain vivait disséminé parmi les Hongrois et les Ruthènes, dans le département de Szabolcs, au XVIII-e siècle, furent complètement magyarisés pendant le XIX-e siècle⁵.

Pendant le XVIII-e et la première moitié du XIX-e, la situation des Roumains de Bihor était supérieure à celle des Hongrois. C'est après 1850 que l'oeuvre de dénationalisation commence. c'est alors que commence aussi la pénétration hongroise, de l'intérieur de la plaine vers les régions des collines et des montagnes⁶.

En dehors de quelques colonies hongroises fondées au XIX-e siècle, en dehors de quelques centres ruraux souabes, le département d'Arad avait une population presque exclusivement roumaine⁷.

¹ *Ibid.*, p. 18.

² *Ibid.* pp. 18-19; Aradi V., *Tanulmányok a nemzetiségi kérdés köréből huszadik század*, 1913, p. 263.

³ *Ibid.*, p. 264; Borovszki S., *Szatmár vármegye*, Budapest, p. 256.

⁴ Aradi V., *ouvr. cité*, p. 264.

⁵ Borovszki S., *ouvr. cité*, p. 465.

⁶ Borovszki S., *Biharvármegye*, Budapest, pp. 212-213.

⁷ Somogy G., *ouvr. cité*, p. 22; Varga G., *loc. cit.*

L'élément hongrois présentait la même infériorité ethnique dans les départements du Banat, jusqu'en 1910, étant encerclé partout par les Roumains, les Allemands et les Serbes ¹.

Ce n'est qu'au commencement du XIX-e siècle que les gouvernements de l'État hongrois commencèrent, — par tous les moyens ci-dessus mentionnés —, l'oeuvre de dénationalisation des Roumains qui vivaient dans les départements de l'Ouest de la Roumanie actuelle; ils voulaient réaliser, à tout prix un État homogène du point de vue ethnique.

L'action fut poussée à l'extrême pendant la seconde moitié de ce XIX-e siècle. Avant et pendant la guerre, les dirigeants hongrois se proposaient, — en cas de victoire —, de coloniser toute la zone-frontière de l'ancienne Hongrie, du côté de la Roumanie, de former une forte barrière de villages hongrois, avec des habitants hongrois purs, venus de la plaine centrale de la Tisa, et de transporter la population roumaine de ces régions dans le centre de l'ancienne Hongrie. La justice immanente en décida autrement.

Mais on peut mesurer, par là, combien peu fondées sont les prétentions du révisionnisme magyare d'aujourd'hui. Une Hongrie unitaire, sous le rapport ethnique, n'a jamais existé. La Transylvanie, les régions dites „comtés extérieurs“ et le Banat furent, pendant des siècles, des districts où la population était en majorité roumaine. La pénétration des Hongrois dans certaines portions de cette grande zone a eu lieu plus tard; la dénationalisation de l'élément roumain n'a jamais eu l'ampleur que veulent bien lui donner les nombreuses publications du révisionnisme hongrois.

Les preuves que nous venons de fournir sont, espérons-le, assez probantes et convaincront tout lecteur impartial: les prétentions de la Hongrie actuelle de reprendre les provinces, d'une autre langue, qu'elle détint, contre toute justice, jusqu'en 1918, ne seront jamais écoutées, puisqu'elles manquent de tout fondement de vérité et de justice, historique et ethnique.

¹ *Ibid.*

TABLE DES CHAPITRES

	<u>Page.</u>
INTRODUCTION :	
I. La frontière Ouest de la Roumanie, selon le recensement roumain de 1930	2
II. Les Hongrois : leur établissement dans la plaine de la Tisa. L'ancienneté de l'élément roumain dans ces contrées	7
III. Les Roumains de la Crichana, du Sătmar et du Marmaroş jusqu'en 1526.	16
IV. La population roumaine dans la plaine de la Tisa entre 1526 et 1700	30
V. Infiltrations d'éléments étrangers dans le pays des Criş et le Marmoros, au XVIII-e siècle	35
Les colonies slovaques	37
Les colonies allemandes	38
Les colonies hongroises	39
Les Ruthènes de Sătmar et du Marmaros	40
Les colonies allemandes	41
L'élément hongrois	43
VI. La frontière Ouest du pays, selon les dates statistiques et ethniques.	45
VII. Les cartes ethnographiques de la frontière Ouest	52
VIII. L'action de dénationalisation menée par l'État hongrois contre les Roumains de Transylvanie et de Hongrie, à partir de 1860.	64

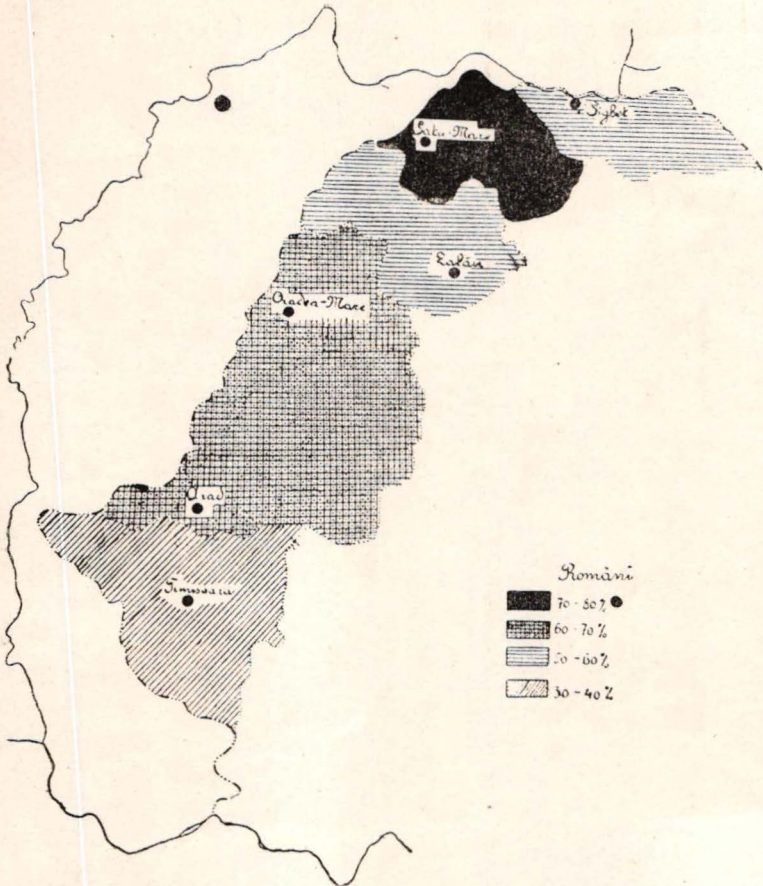


Fig. 1.

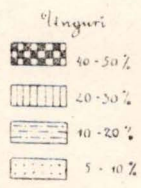
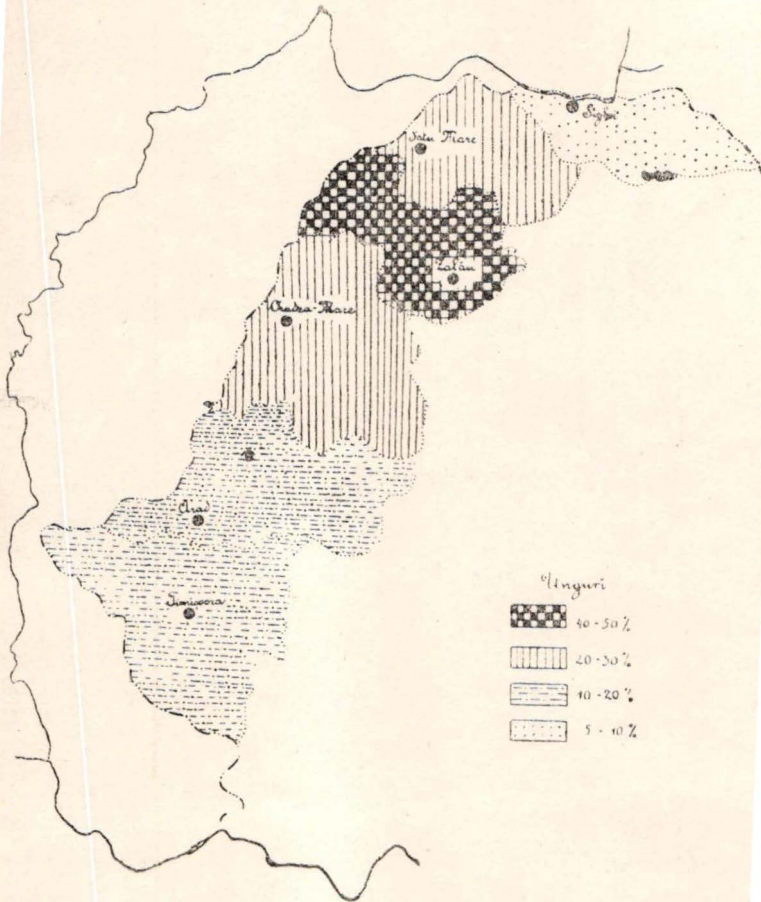


Fig. 2

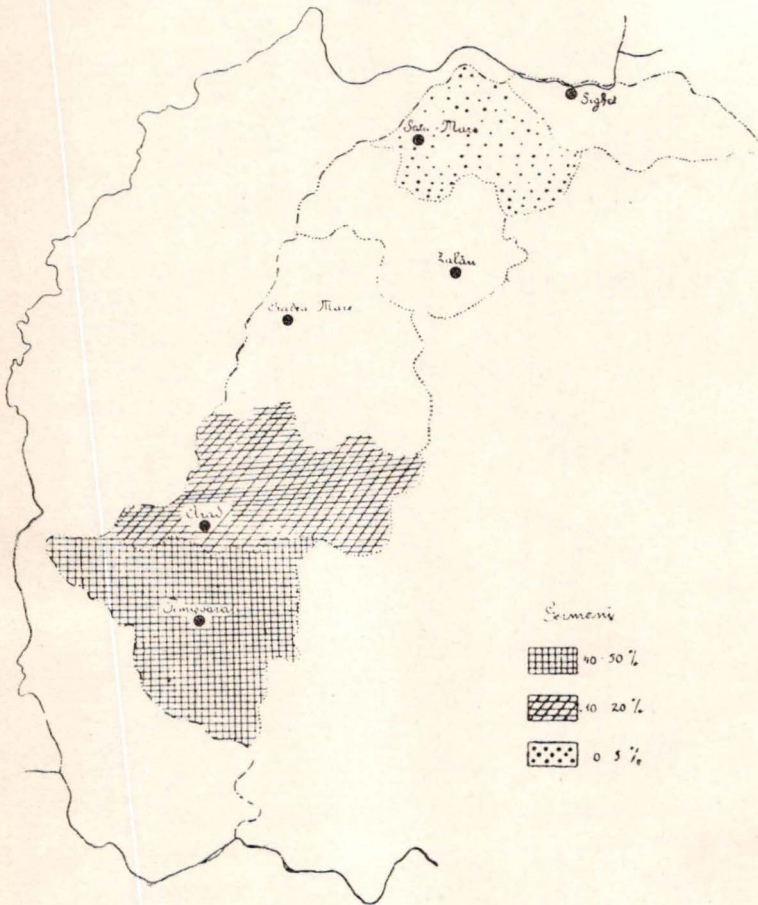


Fig. 3.

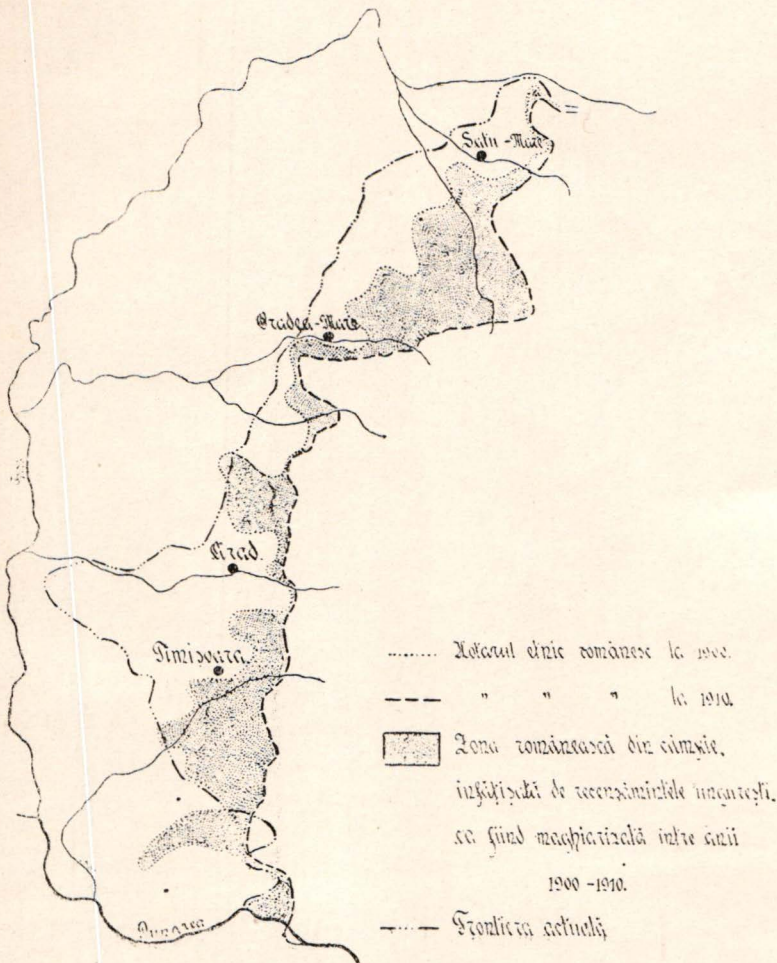


Fig. 11.
<https://biblioteca-digitala.ro>

Imprimerie
„Datina Românească“
Vălenii-de-Munte
(Roumaine)

Prix: **francs.**

20 lei